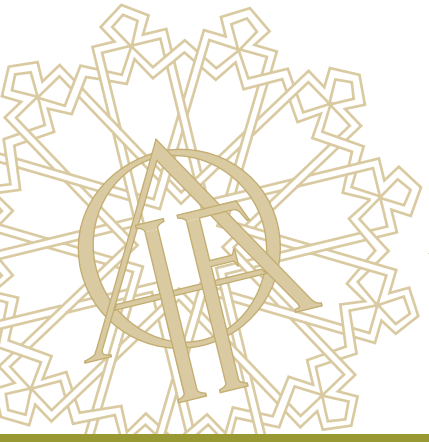
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 37 (2003), p. 157-190

Mathieu Guidère

Le livre des poètes féconds ou la fécondité des poètes d’al-Siğistānī.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Mathieu GUIDÈRE

Le livre des poètes féconds ou la fécondité des poètes d'al-Siğistānī

VOICI un texte bien particulier, dont le contenu truffé de noms propres et de références poétiques est encore à interroger dans le détail : pourquoi ce titre (*Fuḥūlat al-šuʿarā'*) et de quand date le traité ? Qui sont ces poètes et pourquoi sont-ils ainsi distingués ? Selon quels critères et dans quel but sont-ils ici rassemblés ? Voilà des questions qui n'intéressent pas seulement les poéticiens.

À partir des recherches menées sur divers recueils biographiques, sur tel ou tel personnage, tel ou tel poète, émergent quelques données sûres. C'est avant tout l'un des premiers – sinon le premier – traité de poétique arabe [1]. Il nous vient du milieu des transmetteurs de poésie, plus précisément des milieux baṣriens, dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'hégire (vers 170/785).

Composé d'une suite d'avis critiques sans lien apparent, ce traité fut à l'origine de multiples controverses : qui est le meilleur poète ? Quel est le meilleur vers de poésie ? Qui a plagié qui ? Quelle est la meilleure tribu arabe ? etc. Des controverses auxquelles, on s'en doute, n'était pas étrangère l'autorité même de l'auteur, al-Siğistānī [2], ni celle de l'instigateur de l'œuvre, son maître al-Aṣmaʿī [3].

Dans ce traité, Abū Ḥātim al-Siğistānī transmet fidèlement les propos du maître. La problématique centrale de l'ouvrage porte sur la « fécondité » (*al-fuḥūla*). Les deux hommes passent ainsi en revue pas moins de cent poètes, la question posée étant toujours la même :

[1] Voir à ce sujet la préface et la postface de l'édition arabe de ce texte par Muḥammad ʿAbd al-Munʿim Ḫafāğī et Ṭaha Muḥammad al-Zīnī, al-Maṭbaʿa al-munīriyya, Le Caire, 1953.

[2] Abū Ḥātim Sahl b. Muḥammad b. ʿUṯmān al-Siğzī est connu sous le nom d'al-Siğistānī. Il est né vers 165/781 et mort en 255/869. C'est un philologue arabe de Bassora, qui fut disciple d'al-Aṣmaʿī et le transmetteur de son enseignement. Il est célèbre pour sa connaissance approfondie des œuvres des anciens poètes, de leur vocabulaire et de leur prosodie. On lui attribue de nombreux traités de *luġa* dont : *Kitāb al-aḍdād* et *Kitāb al-naḫl*. Voir à ce sujet l'introduction de l'édition de Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad, *Fuḥūlat al-šuʿarā'*, Le Caire, 1991.

[3] C'est Abū Saʿīd ʿAbd al-Malik b. Qurayb b. ʿAbd al-Malik b. Aṣmaʿ b. Muẓahhar b. Riyāḥ b. ʿAmr b. Muʿadd b. ʿAdnān, connu sous le nom d'al-Aṣmaʿī al-Bāhilī (123/740-213/828). Voir Ibn Ḫallikān, *Wafāyāt al-aʿyān*, t. I, p. 516-520. Voir aussi la biographie d'al-Aṣmaʿī dans al-Suyūṭī, *Buġyat al-wuʿāt*, p. 213. Voir enfin *l'Encyclopédie de l'islam*, nouvelle édition, t. I, p. 739-741.

AnIsl 37 (2003), p. 157-190 Mathieu Guidère

être ou ne pas être *faḥl*. Ce sont là les deux facettes d'une problématique dont nous aimerions exposer ici les principaux traits, afin de préciser le sens et la portée de la *fuḥūla* dans la poétique arabe ancienne.

L'examen des réponses faites par Aṣmaʿī aux questions posées, par Siǧistānī permet de donner une première définition de la *fuḥūla*. Celle-ci est d'abord liée à une thématique qui lui est spécifique. Aṣmaʿī expose les sujets qu'il convient d'aborder dans sa poésie si l'on veut accéder à la *fuḥūla* : « La meilleure voie poétique est celle des poètes *fuḥūl*-s tels que Imru'-l-Qays, Zuhayr et al-Nābiġa ; elle comporte la description des demeures et du voyage, la satire, le panégyrique, l'évocation des femmes et du vin, des chevaux et des batailles, enfin l'éloge de soi et des siens [4]. » La voie des *fuḥūl*-s est ainsi celle de « la poésie du chameau et du désert ». Suivre ce chemin, c'est marcher sur les traces des *fuḥūl*-s pour être un *faḥl*. Cette recommandation sera sans cesse reprise par les critiques ultérieurs pour culminer en dogme chez Ibn Qutayba [5].

Mais d'autres critères jouent un rôle sélectif et définitoire du poète *faḥl*. Au premier rang de ces critères se trouve la quantité, trait caractéristique de la *fuḥūla*. Par quantité, il faut entendre à la fois le nombre de poèmes par poète et le nombre de vers par *qaṣīda*. Pour le critique, la fécondité du poète est proportionnelle à sa production : « S'il [Ibn Ǧandal] avait ajouté quelques poèmes, il aurait été *faḥl* [6]. » Il existe même un seuil d'accès à la *fuḥūla* du point de vue quantitatif : « S'il [al-Bāriqī] avait produit cinq ou six *qaṣīda*-s de plus, il aurait été un *faḥl* [7]. » Si l'on en croit Aṣmaʿī, ce seuil doit être fixé à vingt poèmes au minimum : « S'il [al-Huǧaymī] avait produit vingt *qaṣīda*-s, il aurait rejoint les *fuḥūl-s* [8]. »

Le critère de la quantité est néanmoins inséparable de celui de la qualité. Car il ne suffit pas de produire un nombre déterminé de poèmes d'une certaine longueur ; encore faut-il qu'ils soient d'excellente facture. Le critique n'a de cesse d'insister sur cette corrélation pour lui fondamentale : « S'il [al-Ḥuwaydira] avait dit cinq autres *qaṣīda*-s de la même qualité que celle-ci, il aurait été un *faḥl* [9]. » La citation systématique d'une référence poétique précise, c'est-à-dire d'une pièce révélatrice de *fuḥūla* selon le critique, illustre bien le lien intime instauré entre le critère quantitatif et le critère qualitatif.

Tels qu'ils sont présentés par les critiques arabes, les deux traits (quantité et qualité) sont, en tout état de cause, caractéristiques des seules productions poétiques *antéislamiques* ; autrement dit, ils sont spécifiques aux poètes *anciens*. Et de fait, le critère de l'ancienneté

[4] Cité par Marzubānī, *al-Muwaššaḥ*, Le Caire, 1924, p. 62.

[5] Ibn Qutayba, *Kitāb al-šiʿr wa l-šuʿarā'*, éd. De Gœje, Leyde, 1900 (ou éd. du Caire, 1950), p. 22 : « Les nouveaux poètes ne doivent pas quitter la voie des Anciens. Ils ne doivent pas s'arrêter sur des édifices encore debout, car leurs prédécesseurs se sont arrêtés seulement sur les vestiges effacés. Ils ne doivent pas entamer leur voyage à dos d'âne ou de mulet, car leurs prédécesseurs l'ont fait à dos de chameau et de chamelle. Ils ne doivent pas enfin boire aux sources douces, car les Anciens ont puisé dans les puits profonds... ».

[6] Aṣmaʿī, *Fuḥūlat al-šuʿarā'*, al-Maṭbaʿa al-munīriyya, Le Caire, 1953, p. 121 (éd. Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad). De ce point de vue, le poète *muqill* est le contraire du *faḥl*.

[7] *Ibid.*, p. 119.

[8] *Ibid.*, p. 121.

[9] Aṣmaʿī, *Fuḥūlat*, p. 114. Il dit exactement la même chose du poète al-Māzinī ; cf. p. 115.

est ici déterminant : le poète *faḥl* est avant tout un poète de l'Antéislam (*al-Ğāhiliyya*), et les critiques sont réticents à considérer comme *fuḥūl* des poètes postérieurs :

> « Je lui demandai : et Ğarīr, al-Farazdaq et al-Aḫṭal, sont-ils des *fuḥūl* ? Il me répondit : – Ceux-là, s'ils étaient antéislamiques, ils auraient eu une grande renommée. Mais je n'en dis rien, car ce sont des poètes de l'ère islamique [10]. »

Dans le cadre de cette poétique, le *qidam* se réfère non seulement à l'ancienneté temporelle, mais aussi à la primauté poétique : « La poésie d'al-Rāʿī ressemble davantage à celle des Anciens et des Premiers [poètes] [11]. » Dans cette perspective, Imru'-l-Qays est le plus *faḥl* de tous : d'une part, parce qu'il est le plus ancien poète arabe ; d'autre part, parce qu'il est le premier à avoir évoqué dans sa poésie certains thèmes et employé certaines images.

Plusieurs critères entrent en jeu, par conséquent, pour définir la poésie du *faḥl*, et partant le *faḥl* lui-même. Mais il existe une hiérarchie implicite de ces différents critères de jugement. Le système critique mis en place procède par élimination : en cas d'hésitation ou de litige, la quantité (*al-kamm*) prime sur l'ancienneté (*al-qidam*), laquelle l'emporte sur la qualité (*al-kayf*). Ainsi, al-Aʿšā, poète de l'ère islamique, est classé parmi les *fuḥūl* parce qu'il a une production poétique abondante [12], alors qu'al-Ḥuwaydira, poète antéislamique, est déclassé en raison du nombre restreint de ses poèmes [13]. Évidemment, le *faḥl* est celui qui réunit les trois traits de poéticité dans leur ordre d'importance, tels Imru'-l-Qays et al-Nābiġa [14].

En somme, dans cette poétique, être *faḥl* implique une identité et une appartenance. L'identité est celle du verbe, de l'excellence et de la fécondité ; elle englobe l'homme et l'œuvre, c'est-à-dire le poète et sa poésie. L'appartenance est celle de la continuité et de la similitude ; elle renvoie à un temps et à un espace bien précis : le désert de l'Antéislam. Le poète *faḥl* est ainsi le prototype de l'Arabe ancien dont la définition même réside dans une parole poétique sans cesse en quête de perfection. De ce point de vue, la *fuḥūla* peut être appréhendée comme le stade ultime de l'exigence poétique, c'est-à-dire comme le summum de la poéticité.

Il est intéressant de constater que ce qui est affirmé à travers les jugements critiques d'al-Aṣmaʿī, ce sont les vieilles valeurs et croyances de l'Arabie antéislamique, notamment concernant le pouvoir des poètes [15]. Révélateur de cette attitude : le refus, maintes fois exprimé, d'al-Aṣmaʿī d'apporter sa caution de savant philologue aux querelles théologiques qui secouaient son époque : « Aṣmaʿī était très réservé dès qu'il s'agissait de commenter le Coran ou la sunna. Lorsqu'on l'interrogeait là-dessus, il répondait : « Les Arabes utilisent ce mot en ce sens, mais je n'en connais pas la signification dans le Coran et les

[10] *Ibid.*, p. 116.
[11] *Ibid.*, p. 115.
[12] Voir Aṣmaʿī, *Fuḥūlat*, p. 119 (Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad).
[13] *Ibid.*, p. 114.
[14] *Ibid.*, p. 106.
[15] Voir à ce sujet I. Goldziher, *Abhandlungen zur arabishen Philologie*, t. I, p. 1-105 : *Ueber die Vorgeschichte der Hiğā'-Pœsie*, Leyde, 1896, et B. Farès, *L'honneur chez les Arabes avant l'islam*, Paris, 1932, p. 214-218.

Traditions… [16].» Attitude assez audacieuse pour susciter l'inimitié des acteurs de l'exégèse naissante, attachée, elle, à une union sacrée de la langue arabe et du texte coranique.

Si les motifs religieux sont si absents de ce traité – il n'existe pas de formules apologétiques – c'est que le contexte d'élaboration de cette poétique est radicalement différent de celui qui façonnera ultérieurement les esprits et les études critiques. Sans doute la religion musulmane était-elle présente à l'esprit du poéticien, mais ses jugements montrent clairement une nette séparation de l'éthique et du poétique. Ils accordent la première place à la langue arabe dont Aṣmaʿī et Siǧistānī seront, leur vie durant, parmi ses meilleurs connaisseurs et ses plus ardents défenseurs. Au demeurant, Aṣmaʿī entend bien ne pas rompre avec l'héritage arabe, cherchant patiemment à affirmer l'importance et l'autonomie du poétique parmi les composantes de la culture nouvelle. Les grands noms de la *Ǧāhiliyya* honnie, y compris ceux qui luttèrent contre l'islam, sont ainsi cités en exemples et érigés en modèles (ex. Durayd b. al-Ṣimma). Les jugements assénés, un à un par Aṣmaʿī, sont doublement significatifs : ils disent l'autorité incontestable dont jouit le poéticien, mais ils rappellent aussi l'ancienne Arabie, celle de la parole impérieuse et du culte poétique.

On conçoit mal la force et le caractère ambigu des propos tenus par Aṣmaʿī. En effet, il ne s'agissait pas simplement d'un débat de spécialistes en poésie, ni même d'un conflit d'écoles philologiques (Kūfa *vs* Baṣra). Ce qui était en jeu, au delà des jugements sommaires, c'étaient deux façons de se représenter la poésie et la langue arabes. Pour Aṣmaʿī, celles-ci possèdent une valeur propre, qui leur est intrinsèquement attachée et qui est conférée par l'histoire et par la tradition. Elles ne doivent pas être subordonnées à un quelconque dessein idéologique, fut-il d'essence religieuse.

De ce point de vue, Aṣmaʿī apparaît comme un poéticien et un transmetteur isolé dans son milieu. Tous ses confrères ont mis leurs compétences au service du politique, à des degrés divers. C'est par philologue interposé que les factions se livraient un combat acharné concernant le problème global de la référence culturelle et, partant, du contenu et de la signification de la langue coranique. La poésie était censée expliciter le sens du message révélé et, par ricochet, celui-ci devait conforter telle ou telle valeur particulière. La désignation, par le spécialiste, de tel poète comme «*faḥl*», l'affirmation de l'excellence de telle poésie, de la médiocrité de telle autre, est ainsi un enjeu capital. Il s'agit bien de la désignation – implicite ou explicite – des corpus (profanes) de référence de la nouvelle culture. D'ailleurs, une fois désignés comme tels, ceux-ci ne varieront guère par la suite que dans des proportions minimes.

Doit-on en conclure que *Le livre des poètes féconds* est unique en son genre ? La réponse est à chercher avant tout dans l'histoire de la critique ancienne. Celle-ci nous dit clairement que ce traité contient en germe la plupart des problématiques qui seront ultérieurement développées, qu'il est l'une des pièces essentielles de la poétique médiévale, en somme un

[16] Ibn Ḫallikān, *Wafāyāt al-aʿyān*, éd. du Caire, 1948 (ou éd. Beyrouth, 1969), t. 1, p. 518.

livre clef des origines. Mais cette place n'a été acquise qu'au prix d'une distorsion considérable. Les intentions primitives de l'ouvrage et l'arrière-plan culturel ont été oubliés, parfois délibérément escamotés, dans le cadre d'une entreprise d'intégration culturelle procédant par simplification. Ni la forme ni le contenu n'ont été réellement préservés ni continués.

La forme, c'est le questionnement et le dialogue, car la vérité est à chercher, d'abord, dans l'échange verbal, dans la structure dialogique de ce traité. C'est un phénomène central, nous semble-t-il, qui permet, entre autres avantages, d'occulter les intentions du locuteur au profit d'une lecture en clair, accessible à tous. Car, ne nous y trompons pas, il s'agit bien pour Aṣmaʿī – et Siğistānī – de défendre la prééminence et la supériorité de la langue et de la poésie du *Naǧd*. Contre celles du Sud (*al-Yaman*) et contre celles des non-Arabes (*al-ʿAǧam*).

Le traité, dans cette perspective, doit être perçu comme le lieu où le pouvoir linguistique et culturel s'exprime au travers des distinctions éclatantes (les *fuḥūl*-s) et des exclusions humiliantes (les *ḥiqāq*-s), tant au plan des individus que des tribus. Mais ce contenu latent ne diminue en rien l'intérêt du discours explicite, c'est-à-dire des avis critiques tels qu'ils sont énoncés. Traité de poétique sous forme de questions-réponses, parfois à choix multiples, ces avis se présentent comme autant de jugements immédiatement perçus comme ceux de l'expert et du savant érudit.

Le texte présenté ici est celui de l'édition la plus récente du texte arabe, établie par Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad et parue au Caire en 1991. Elle reprend et complète les éditions antérieures du traité faites par Charles C. Torrey en 1911 et par Muḥammad ʿAbd al-Munʿim Ḫafāǧī et Ṭaha Muḥammad al-Zīnī en 1953. Le présent travail ne vise pas la performance traductionnelle ni l'érudition philologique. Nous nous sommes tenus au texte traditionnel du traité et nous n'avons point cherché à établir une édition critique. Les annotations visent simplement à éclairer le lecteur sur les lieux, les vers de poésie et les personnages cités.

Nous nous sommes proposé de serrer le texte au plus près qui, il faut l'avouer, s'y prêtait bien par son laconisme et sa pauvreté métaphorique. Si le texte peut parfois paraître trop sec à l'arrivée, c'est que justement, au départ, il n'était nullement enjoué. De plus, la transcription originale de l'oralité ne pouvait se traduire ici que par des ruptures constantes de la ligne du sens. Par ailleurs, nous avons choisi de traduire systématiquement *faḥl* par « fécond » et *fuḥūla* par « fécondité », et nous avons veillé à transposer fidèlement le questionnement initial, car il nous semble significatif de l'entreprise critique en œuvre. Ainsi traduit, le traité s'apparente à des « causeries à bâtons rompus », mais il possède une logique et une cohérence indéniables.

Le livre des poètes féconds [17]
d'Abū Ḥātim al-Siğistānī

Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan b. Durayd al-Azdī [18] rapporta les propos suivants d'Abū Ḥātim Sahl b. Muḥammad b. ʿUṯmān al-Siğzī. Celui-ci dit :

– Plus d'une fois, j'entendis al-Aṣmaʿī ʿAbd al-Malik b. Qarīb préférer al-Nābiġa al-Ḏubyānī [19] à tous les poètes antéislamiques. L'une des dernières questions que je lui posai, peu de temps avant sa mort, fut :

– Qui est le premier des poètes féconds ?

– Al-Nābiġa al-Ḏubyānī, me répondit-il.

Mais il ajouta peu après :

– Je ne vois point de vers comparable à celui d'Imru'-l-Qays [20] :

Par leurs frères, leur aïeul assura leur protection
Aucun des deux camps ne subit le châtiment [21].

[17] Le titre original est : *Fuḥūlat al-šuʿarā'*. Nous l'avons rendu par les termes « féconds / fécondité », mais nous sommes conscient de l'approximation de cette équivalence. Voir notre étude de la notion dans « Les critères de poéticité exemplaire chez les critiques arabes anciens », *BEO*, Ifead/Cnrs, nº 49, 1997, p. 177-233.

[18] Philologue et lexicographe arabe né à Bassora en 223/837 et mort en 321/933. Il fut l'élève du philologue Abū ʿUṯmān al-Ušnāndānī (m. 288/901) dont il a transmis le *Kitāb maʿānī al-šiʿr*, qui lui est parfois attribué. Il fut également le disciple d'Abū Ḥātim al-Siğistānī (m. 255/869), ce qui explique le fait qu'il soit ici cité comme le rapporteur des propos de ce dernier. De fait, nous devons la consignation par écrit de ce traité à Ibn Durayd. Auteur d'un dictionnaire monumental de la langue arabe, *al-Ğamhara*, et de nombreux traités de *luġa* (*Kitāb al-ištiqāq*, *Kitāb al-malāḥin*, etc.). Parmi ses élèves, l'on compte : al-Sīrāfī, al-Marzubānī, al-Iṣfahānī, al-Baġdādī ou encore al-Qālī.

[19] Un des poètes les plus fameux de la *Ğāhiliyya*. Ziyād b. Muʿāwiya b. Ḍabba, connu aussi sous le nom d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī, est un poète antéislamique dont on ne connaît que la tranche de sa vie allant de 570 à environ 600. Les traditions le décrivent comme un habitué à la fois de la cour ġassānide et de la cour laḫmide. Sa poésie a connu un grand succès : pas moins de douze *riwāya*-s et commentaires. Dans la recension d'al-Aṣmaʿī, le *dīwān* d'al-Nābiġa ne comprend que 22 pièces et fragments réunis selon les habitudes de l'École de Baṣra. La critique ancienne est unanime quant à son excellence poétique : « Al-Nābiġa est le meilleur des poètes quand il est pris de panique » (*Aġānī*, t. VIII, p. 77 et *Ḥizānat al-adab*, t. I, p. 175). Mais Aṣmaʿī semble l'apprécier surtout pour la qualité de son improvisation (*irtiğāl*), garante selon lui d'authenticité, par opposition à la *ṣanʿa* des poètes Zuhayr et al-Ḥuṭay'a. Voir à ce sujet, Iṣfahānī, *Aġānī*, t. II, p. 25.

[20] Poète préislamique à la biographie incertaine, qui serait mort vers 560 apr. J.-C. Il aurait eu comme surnoms *Ḏū-l-Qurūḥ* (l'homme couvert d'ulcères) et *al-Malik al-ḍillīl* (le Roi errant). Les détails de sa vie diffèrent d'une biographie à l'autre, mais toutes sont fortement romancées. Les données concernant les poètes mis par les informateurs en rapport direct avec lui sont aussi imprécises qu'incertaines. Aṣmaʿī effectua une recension des poèmes d'Imru'-l-Qays à partir d'une transmission de Ḥammād al-Rāwiya, pourtant considéré par les Baṣriens comme un faussaire ! Cela expliquerait la prudence d'Ibn Sallām al-Ğumaḥī quand il cite Imru'-l-Qays dans sa première classe des « *fuḥūl al-Ğāhiliyya* ». La critique ancienne est loin d'être unanime au sujet de sa supériorité poétique. La majorité des savants de Kūfa lui préfère le poète al-Aʿšā ; ceux du Ḥiğāz, le poète Zuhayr ; et al-Aṣmaʿī lui-même, on le voit, hésite entre lui et al-Nābiġa. La recension des poèmes d'Imru'-l-Qays faite par Aṣmaʿī comprend 28 pièces (éd. Slane, Paris, 1837). L'édition de référence est celle de Muḥammad Abū-l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, 1958 (2e éd. en 1964).

[21] Vers d'Imru'-l-Qays ; voir le *Dīwān*, p. 138. L'appréciation de ce poème vient du fait que le poète recourt aux expressions proverbiales et intègre dans sa poésie les sentences mémorables des Arabes.

Abū Ḥātim poursuit ainsi :
– Quand il me vit noter ses paroles, il réfléchit un instant puis dit : « Non, le premier de tous en excellence est Imru'-l-Qays. Il les a devancés et surpassés. Tous se sont inspirés de ses vers et tous ont suivi ses traces. »
On aurait dit qu'il comptait al-Nābiġa al-Ḏubyānī parmi les poètes féconds.

Abū Ḥātim dit lui avoir posé la question suivante :
– Qu'est-ce qu'un poète fécond ?
Al-Aṣmaʿī répondit :
– On entend par là qu'il se distingue des autres poètes, de la même manière que l'étalon se distingue des femelles [22].
Et il ajouta :
– Le vers suivant de Ǧarīr [23] le confirme :

Le chamelon sevré, une fois bien attaché,
Ne peut rivaliser avec la force du chameau entier [24].

Abū Ḥātim rapporte qu'un homme demanda à al-Aṣmaʿī :
– Qui est le plus poète de tous ?
– Al-Nābiġa, répondit-il.
– Y a-t-il un poète que tu estimes supérieur ?
– Non ! Et je n'ai point connu de docte en poésie lui préférer un autre [25].

Je lui demandai (à al-Aṣmaʿī) [26] :
– Que penses-tu de Zuhayr b. Abī Sulmā [27] ?
Il me répondit :
– Les savants hésitent entre lui et ses émules [28].

[22] Le mot utilisé par Aṣmaʿī est *ḥiqqa* qui signifie à la fois « la chamelle qui a perdu ses dents » et le « jeune mâle de trois ans », voir Ibn Manẓūr, *Lisān*, entrée « *ḥiqq* ».

[23] Ǧarīr b. ʿAṭiyya b. al-Ḫaṭfā' b. Badr est l'un des trois plus importants poètes de satire (*hiğā'*) de la période umayyade ; les deux autres étant ses rivaux al-Aḫṭal et al-Farazdaq (voir *infra*). Ǧarīr appartient au clan des Banū Kulayb b. Yarbūʿ, branche des Tamīm. Né au milieu du Ier/VIIe siècle et mort en 110/728 à plus de quatre-vingts ans. En 64/683, il entame sa célèbre dispute qui devait durer quarante ans avec al-Farazdaq. Il est connu surtout pour ses satires. Le fait qu'al-Aṣmaʿī le cite ici pour conforter son propos n'est pas anodin. Ǧarīr est considéré comme une *ḥuǧǧa* en langue, essentiellement parce qu'il appartenait au clan des Banū Kulayb b. Yarbūʿ, branche de la tribu muḍarite des Tamīm, qui étaient répandus dans la partie orientale de l'Arabie centrale et septentrionale (le *Naǧd*).

[24] Voir ce vers dans Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿArab*, Dār Ṣādir, Beyrouth, 1955, 14 vol., t. VII, p. 272 (« lazaza ») et t. VIII, p. 68 (« qanʿasa »). Le vers vient confirmer la définition de la *fuḥūla* donnée par Aṣmaʿī sur un point précis : le *faḥl* se distingue avant tout par sa vigueur et sa force indomptable.

[25] On retrouve un avis analogue dans Qurašī, *Ǧamhara* : « Il (al-Nābiġa) est le plus clair quant au sens, le plus profond et le plus instructif. » (Voir éd. Dār Ṣādir, Beyrouth, 1963, p. 59).

[26] C'est Abū Ḥātim qui parle.

[27] Zuhayr est considéré comme l'un des trois plus grands poètes de l'Antéislam, avec al-Nābiġa et Imru'-l-Qays. Il ne se convertit pas à l'islam bien qu'il fût encore en vie à l'époque de la prédication. La qualité de sa poésie lui assura l'admiration du calife ʿUmar, qui le mettait au premier rang, alors que le Prophète réprouvait en lui son *ġinn* (Iṣfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 48 et t. X, p. 290). Cela explique peut-être le désaccord des savants évoqué par Aṣmaʿī.

[28] C'est-à-dire al-Nābiġa et Imru'-l-Qays.

Puis il ajouta :
– Non, il n'est pas fécond.

Abū ʿAmr [29] dit avoir entendu un homme lui demander ceci :
– Qui est le plus poète des deux, al-Nābiġa ou Zuhayr ?
Et al-Aṣmaʿī de répondre :
– Zuhayr ne mérite même pas d'être le serviteur d'al-Nābiġa.
Puis il ajouta :
– Aws b. Ḥağar [30] est meilleur poète que Zuhayr, mais al-Nābiġa leur est supérieur. Aws dit un jour l'hémistiche suivant : « Avec une armée qui cache l'horizon [31] » ; al-Nābiġa reprit la même idée dans un autre hémistiche et l'enrichit en disant :

Une armée qui, toujours, cache l'horizon
Laissant les dunes de sable semblables aux plaines [32].

Abū Ḥātim dit qu'al-Aṣmaʿī rapporta d'après un vieillard de *Naǧd* [33] le fait suivant : « Avant l'islam, Ṭufayl al-Ġanawī [34] était appelé « l'embellisseur » pour la beauté de sa poésie. »
Al-Aṣmaʿī dit :
– Pour moi, Ṭufayl est, dans certaines de ses pièces, meilleur poète qu'Imru'-l-Qays.
Puis il ajouta :
– Ṭufayl s'est certes inspiré d'Imru'-l-Qays, mais on dit qu'une bonne partie de la poésie d'Imru'-l-Qays est l'œuvre des brigands qui l'accompagnaient. ʿAmr b. Qamī'a [35] l'accompagna même à Byzance pour voir l'empereur.

[29] Il ne s'agit pas ici d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā', célèbre critique et transmetteur de poésie, mort en 154/770, c'est-à-dire bien avant al-Aṣmaʿī, mais probablement du grammairien Ṣāliḥ b. Isḥāq al-Ǧurmī, disciple de ce dernier et mort en 225/839.

[30] Aws est le champion de la tribu de Tamīm (mort en 620 apr. J.-C.). Beau-père de Zuhayr b. Abī Sulmā. Célèbre pour ses descriptions de l'âne sauvage, de l'arc, et des « nobles vertus ». Il semble avoir été plus ancien qu'al-Nābiġa. La hiérarchie établie par Aṣmaʿī est la suivante : al-Nābiġa > Aws > Zuhayr. Cela s'expliquerait par le fait que la tradition rapporte que Zuhayr était le transmetteur (*rāwī*) du poète Aws. Signalons, par ailleurs, que Farazdaq se vante d'avoir « hérité de la famille d'Aws une langue empoisonnée », ce qui nous renseigne sur les filiations poétiques attestées et sur celles qui sont revendiquées.

[31] C'est le second hémistiche d'un vers d'Aws extrait de sa célèbre *qaṣīda* rimant en *lām* :

Ṣaḥā qalbuhu ʿan sakratin wa ta'ammalā
Wa-kāna bi-ḏikrā Ummi ʿAmrin muwakkalā.

[32] Voir le *Dīwān*, p. 99 (transmission d'Ibn al-Sikkīt). La *qaṣīda* commence ainsi :

Ṭāla al-ṭiwā'u ʿalā rusūmi diyārin
qufrin usā'iluhā wa mā istiḫbārī.

[33] L'invocation d'un « vieillard du Naǧd » sert surtout à légitimer une authenticité et une pureté linguistiques censées caractériser cet espace. Nous retrouvons, à plusieurs reprises, cette préoccupation concernant la référence – et l'ancrage – géographiques des compositions poétiques. Plusieurs poètes seront disqualifiés justement en raison de leur langue non « naǧdéenne ». Rappelons que le *Naǧd* est la région de la péninsule Arabique qui s'étend des frontières de la Yamāma jusqu'à Médine, essentiellement steppe et désert.

[34] Abū Qirān, Ṭufayl b. ʿAwf b. Ḍabīs est l'un des plus anciens poètes des Qays. Il est contemporain d'al-Nābiġa mais plus âgé que lui. Il est considéré par les critiques anciens comme l'un des meilleurs descripteurs de chevaux aux côtés d'al-Nābiġa al-Ǧaʿdī et Abū Dāwūd al-Iyādī. Al-Iṣfahānī le compte parmi les plus grands *fuḥūl*-s de la *Ǧāhiliyya*. Voir *Aġānī*, t. XIV, p. 88-91.

[35] ʿAmr b. Qamī'a est un poète arabe antéislamique de la tribu bakrite des Qays b. Ṭaʿlaba. Les seuls détails de sa biographie qui nous soient parvenus concernent ses démêlés avec son oncle Marṭad b. Saʿd, ainsi que son voyage à Byzance avec Imru'-l-Qays. Mort entre 530 et 540 apr. J.-C. Surnommé *ʿAmr al-Ḍā'iʿ* pour avoir décédé en territoire byzantin. Il est souvent cité par les philologues pour l'authenticité de sa poésie et pour la simplicité de son vocabulaire. Voir plus loin, le jugement d'al-Aṣmaʿī (note 54).

Muʿāwiya b. Abī Sufyān [36] disait : « Laissez-moi Ṭufayl, car sa poésie est plus proche de celle des Premiers que celle de Zuhayr. »
Al-Aṣmaʿī dit :
– C'est un poète fécond.
Puis il ajouta :
– Il est étrange qu'al-Nābiġa al-Ḏubyānī n'ait jamais décrit un cheval, excepté dans cet hémistiche : « Ses naseaux sont jaunes de jus d'olives très mûres [37]. » D'ailleurs, al-Nābiġa, Aws et Zuhayr ne savaient pas bien décrire les chevaux, mais Ṭufayl y excellait. C'est un poète fécond.
Al-Aṣmaʿī déclama ensuite le vers suivant de Ṭufayl :

Le fer du mors est essayé
On aurait dit un tronc taillé [38].

– Par le premier hémistiche, il veut dire qu'il a tenté de mettre le mors. Par le second, il décrit le cou de son cheval. Ṭufayl excelle admirablement dans la description des chevaux. »

Al-Aṣmaʿī dit :
– Al-Nābiġa al-Ǧaʿdī [39] est un poète fécond.
Puis il cita de lui le vers suivant : « Attaché à un palmier, il se met à hennir [40] ».
Il ajouta :
– Il a excellé dans son poème où il dit :

Ce sont là les vraies vertus. Non pas les coupes de lait
Frelaté d'eau et voué à être uriné [41].

Je lui demandai [42] :
– En quoi est-ce de lui ? Car ce vers est cité dans la poésie d'un autre [43].

[36] Fondateur de la dynastie umayyade. Né avant l'islam vers 610 et mort en 60/680. Bien que son accession au pouvoir marque la fin des « califes bien guidés », le personnage semble avoir joui d'une grande estime à la fois pour son œuvre politique et pour ses qualités humaines (cf. Pellat, « Le culte de Muʿāwiya », *StudIsl (P)* VI, 1956). Sa préférence pour Ṭufayl al-Ġanawī s'explique ici par le fait que ce dernier appartenait à la confédération de Quḍāʿa, principal soutien du pouvoir umayyade.

[37] C'est le second hémistiche d'un vers d'al-Nābiġa qui commence ainsi : « *Yataḥallabu liyaʿḍīda min afwāhihā* ». Voir le *Dīwān*, transmission d'Ibn al-Sikkīt, p. 101.

[38] Voir le *Dīwān*, de Ṭufayl, éd. établie par Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad, p. 28.

[39] Qays b. ʿAbd Allāh des Banū Ǧaʿda (ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa). Poète *muḫaḍram* et compagnon du Prophète, célèbre pour sa longévité (m. 79/698). Ibn Sallām le place dans la troisième classe des *fuḥūl*-s à côté de Labīd, d'al-Šammāḫ b. Ḍirār et d'Abū Ḏu'ayb al-Huḏalī (*Ṭabaqāt*, Le Caire, 1974, p. 123). Il eut de nombreuses joutes satiriques qui l'opposèrent, tour à tour, à Aws b. Maġrā', au poète al-Aḫṭal, puis à Laylā al-Aḫyaliyya (Aṣmaʿī évoque plus loin cet épisode). Mais il s'avéra médiocre dans le genre *hiğā'* (il était toujours *muġallab*, dominé) et ne s'illustra que dans la poésie de sagesse, dite des *muʿammarūn* (les poètes centenaires).

[40] Voir le *Dīwān* d'al-Ǧaʿdī, p. 47 et p. 65. Dans les deux cas, cette citation forme le deuxième hémistiche du vers.

[41] Voir le *Dīwān* d'al-Ǧaʿdī, p. 211.

[42] C'est Abū Ḥātim qui parle.

[43] Cet autre est le poète Abū l-Ṣalt. Voir à ce sujet Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, p. 178 et la note 165, *infra*.

Al-Aṣmaʿī répondit :
– Lorsque Sawwār b. al-Ḥayā al-Qušayrī [44] dit : « Parmi nous, un quidam déclame des vers improvisés ; un autre a fait Ḥāǧib prisonnier ; un autre encore a donné à boire du lait », al-Nābiġa (al-Ǧaʿdī) rétorqua aussitôt : « Ce sont là les vraies vertus. Non pas les coupes de lait [45]… »
Al-Aṣmaʿī ajouta :
– Si ce poème avait été dit par al-Nābiġa al-Akbar [46], il aurait atteint une excellence inégalable.

Je lui demandai (à al-Aṣmaʿī) :
– Al-Aʿšā, celui de Qays b. Ṯaʿlaba [47], est-il un poète fécond ?
– Non, ce n'est pas un fécond.
– Et ʿAlqama b. ʿAbda [48] ?
– Il est fécond.
– Et ʿAmr b. Kulṯūm ?
– Il n'est pas fécond.
– Et al-Musayyab b. ʿAlas ?
– Il est fécond.
– Et ʿAdī b. Zayd [49], est-il fécond ?
– Il n'est pas fécond ; ce n'est même pas une femelle !

[44] Poète islamique de la tribu de Qušayr, qui faisait partie du grand groupe des Banū ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa. On sait peu de chose de la vie de ce poète sinon qu'il a épousé la poétesse Laylā al-Aḫyaliyya (voir *infra*, la note 142) et mena à ses côtés plusieurs joutes satiriques (*ahāǧī*) contre le poète al-Nābiġa al-Ǧaʿdī. On trouve l'écho de ces joutes communes plus loin dans le texte au sujet des poètes dominés (*muġallabūn*).

[45] Il s'agit ici d'une *muſāḫara* (joute poétique de jactance) entre Sawwār b. al-Ḥayā al-Qušayrī et al-Nābiġa al-Ǧaʿdī. Le premier rappelle les hauts faits de sa tribu, en l'occurrence d'avoir capturé Ḥāgib b. Zurāra lors de la bataille de Šiʿb Ǧabala et d'avoir sauvé un voyageur de la tribu de Ǧaʿda en lui donnant à boire du lait (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. V, p. 15). Ce à quoi al-Nābiġa al-Ǧaʿdī répond en dénigrant ces actions et en les présentant comme des faits minimes, voire ridicules (ex., le lait frelaté). Voir le *Dīwān* d'al-Ǧaʿdī, p. 211.

[46] Voir *supra*, la note 19. Le parallèle établi ici par Aṣmaʿī entre les deux Nābiġa met en évidence l'importance, dans la définition de l'excellence poétique, de deux phénomènes : l'improvisation (*al-irtiǧāl*) et l'ancienneté (*al-qidam*). Voir à ce sujet, Guidère (M.), « Les critères de poéticité exemplaire chez les critiques arabes anciens », *BEO*, nº 49, 1997, p. 196-203.

[47] « Al-Aʿšā » (l'héméralope), de son vrai nom Abū Baṣīr Maymūn b. Qays, éminent poète arabe de la tribu de Qays b. Ṯaʿlaba. Né avant 570 et mort vers 629. Comme en témoigne son nom, il souffrait d'une maladie des yeux qui le contraignit à vivre de sa poésie après avoir été marchand. Il est connu comme panégyriste auprès des princes de l'Arabie antéislamique. Aṣmaʿī le critique pour son style affecté et pour ses mots étrangers (de sonorité persane). Le jugement de non-*fuḥūla* énoncé ici est motivé par plusieurs traits incompatibles, aux yeux d'Aṣmaʿī, avec cette qualité. D'abord, le fait qu'il ait beaucoup voyagé, notamment en Perse, ce qui n'a pas manqué d'altérer sa langue (par des mots étrangers) ; ensuite, le fait que sa poésie soit son gagne-pain (*takassub*) ; enfin, le fait que son style soit affecté, parfois artificiel (*ṣanʿa*).

[48] ʿAlqama b. ʿAbda al-Tamīmī, surnommé *al-Faḥl*, est un poète antéislamique de la première moitié du VIe siècle. Sa poésie relate les combats entre Laḫmides et Ġassanides. C'est le seul poète qui a fini par être confondu avec la qualité suprême recherchée par tous (*al-fuḥūla*). Il l'a conquise de haute lutte avec le plus grand des poètes, Imru'-l-Qays. Le récit de cette joute poétique est relaté par les sources anciennes en termes élogieux. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. VII, p. 127 et t. XXI, p. 171-175.

[49] ʿAdī est un poète chrétien d'al-Ḥīra de la seconde moitié du sixième siècle. Sa vie se déroula entre la cour sassanide de Ctésiphon (*al-Madā'in*) et la cour laḫmide d'al-Ḥīra. Mis à mort par al-Nuʿmān III vers 600 apr. J.-C. La tradition historico-poétique arabe lui reproche sa langue peu « naǧdéenne » et ses mots à sonorité étrangère (persane).

Abū Ḥātim précise :
– Je l'interrogeai au sujet de ʿAdī parce que j'entendis Ibn Munāḏir [50] le mettre au-dessus de tous les poètes.
Je poursuivis [51] :
– Et Ḥassān b. Ṯābit [52], est-il fécond ?
– Fécond.
– Et Qays b. al-Ḫaṭīm [53] ?
– Il est fécond.
– Et les deux Muraqqiš [54] ?
– Ils sont tous deux féconds.
– Et Ibn Qamīʾa [55] ?
– Il est fécond. C'est Qamīʾa b. Saʿd b. Mālik, connu sous le nom d'Abū Yazīd.
– Et Abū Zubayd [56] ?
– Il n'est pas fécond.
– Et al-Šammāḫ [57] ?

[50] Muḥammad b. Munāḏir est un poète satirique originaire de ʿAdan qui s'établit à Baṣra. Client (*mawlā*) des Tamīm. Accusé d'hérésie (*zandaqa*). Exilé à La Mecque où il mourut dans la pauvreté vers 198/813. Imitateur de ʿAdī b. Zayd, d'où le fait qu'il mette ce dernier « au-dessus de tous les poètes ». En réglant le sort poétique de ʿAdī, Aṣmaʿī règle par là même celui d'Ibn Munāḏir, son continuateur.

[51] C'est Abū Ḥātim qui parle.

[52] Panégyriste du Prophète et le plus éminent des poètes défenseurs de l'islam. Mort vers 40/660. L'authenticité de sa poésie a été discutée par les critiques anciens. Ibn Sallām, qui le place dans la classe antéislamique des « *Šuʿarāʾ al-qurā al-ʿarabiyya* », écrit dans ses *Ṭabaqāt* (p. 179) : « On lui attribue bien plus [de poésie] qu'à tout autre. Lorsque les Qurayš se disputèrent et se calomnièrent, ils mirent à son compte beaucoup de vers qu'il est impossible de filtrer. » Dans cette optique, le jugement de *fuḥūla* d'al-Aṣmaʿī réfère davantage à la production antéislamique du poète qu'à sa carrière islamique, jugée « faible » (cf. Marzubānī, *Muwaššaḥ*, p. 85).

[53] Qays b. al-Ḫaṭīm b. ʿAdī est, avec Ḥassān b. Ṯābit, le poète le plus important de Yaṯrib. Les circonstances de sa vie sont peu connues. On sait seulement qu'il est célèbre pour avoir vengé le meurtre de son père et qu'il est mort assassiné quelques années avant l'hégire. Il figure au nombre des poètes des *muḏahhabāt* d'al-Qurašī (voir la quatrième classe d'*al-Ǧamhara*).

[54] Il s'agit de deux poètes arabes antéislamiques, al-Muraqqiš al-Akbar et al-Muraqqiš al-Aṣġar, tous deux célèbres pour leur *ġazal*. L'Aîné (al-Akbar) était un guerrier brave qui a participé à la fameuse guerre d'al-Basūs, mais il est surtout célèbre pour son histoire d'amour avec Asmāʾ (*min ʿuššāq al-ʿArab*). La pureté de sa langue est devenue proverbiale et Ibn Abī Isḥāq le considère comme le meilleur poète de la *Ǧāhiliyya* (Ibn Sallām, *Ṭabaqāt*, p. 44), ce que conteste Ibn Rašīq (*ʿUmda*, t. I, p. 80). Le Jeune (al-Aṣġar) est le neveu du précédent et l'oncle de Ṭarafa b. al-ʿAbd. Comme son oncle, c'était un guerrier bédouin et il est compté parmi les amants célèbres (pour son amour pour Fāṭima bint al-Munḏir b. al-Nuʿmān), mais peu de ses poèmes nous sont parvenus. Il serait mort vers 570 apr. J.-C.

[55] Il s'agit de ʿAmr b. Qamīʾa, compagnon d'Imruʾ-l-Qays. Voir *supra*, la note qui lui est consacrée.

[56] Ḥarmala b. al-Munḏir b. Ḥarmala de la tribu de Ṭayʾ, connu sous le nom d'Abū Zubayd. Poète chrétien de la *Ǧāhiliyya* ayant vécu sous l'Islam, mais ne s'est pas converti (voir Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarāʾ*, t. 1, p. 219). Il est compté parmi les *muʿammarūn*, puisqu'il aurait vécu jusqu'à la fin du califat de ʿAlī. Aussi est-il cité par Ibn Sallām dans la cinquième classe des poètes islamiques (voir *Ṭabaqāt*, p. 593). Le jugement d'infécondité énoncé par Aṣmaʿī trouve probablement sa justification dans le fait qu'Abū Zubayd était un habitué des rois de Perse avant l'islam, de sorte que sa langue en fut altérée. On lui reproche également une « mauvaise » description du lion qui fit croire à la couardise des membres de sa tribu (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XI, p. 24-29).

[57] Al-Šammāḫ b. Ḍirār des Ṭaʿlaba b. Saʿd des Banū Ḏubyān (Ġaṭafān) est un poète *muḫaḍram* qui se convertit à l'islam en 9/630. Les détails de sa vie sont souvent mélangés avec ceux relatifs à son frère aîné al-Muzarrid b. Ḍirār. Al-Šammāḫ doit son surnom (l'Altier) à l'excellente qualité de ses poèmes. Ǧumaḥī le place dans la troisième classe des *fuḥūl*-s, aux côtés d'al-Nābiġa al-Ǧaʿdī et d'Abū Ḏuʾayb (voir *Ṭabaqāt*, p. 123). Il insiste également sur la solidité de sa poésie (*šadīd mutūn al-šiʿr*), trait constitutif de la *fuḥūla*. La référence d'Aṣmaʿī à l'Arménie est largement justifiée, puisqu'on sait qu'al-Šammāḫ a participé à la conquête de cette région et qu'il y a trouvé la mort à Mūqān vers 30/650 (voir Ṭabarī, *Tārīḫ*, t. I, p. 2667).

– Il est fécond. Quelqu'un m'informa avoir vu sa tombe en Petite Arménie [58].
– Que dis-tu de son frère Muzarrid [59] ?
– Il n'est pas inférieur à al-Šammāḫ, mais sa poésie est corrompue par la satire.

Abū Ḥātim dit :
– Al-Aṣmaʿī me rapporta auparavant que les habitants de Kūfa ne mettaient aucun poète au-dessus d'al-Aʿšā [60], et que Ḫalaf [61] en faisait de même.
Abū Ḥātim ajouta :
– Cela est dû au fait qu'il (al-Aʿšā) a employé dans sa poésie tous les mètres et expérimenté toutes les rimes [62].

Je lui demandai [63] :
– Que penses-tu de ʿUrwat b. al-Ward [64] ?
– C'est un poète généreux, mais il n'est pas fécond.
– Et al-Ḥuwaydira [65] ?
– S'il avait dit cinq poèmes comparables à celui qu'il avait composé [66], il aurait été fécond.
– Et al-Muhalhil [67] ?

[58] Région d'Asie occidentale qui s'étend entre l'Anatolie et le plateau iranien. Conquise par les Arabes à partir de 15/636.

[59] Frère aîné du précédent et Compagnon du Prophète dont il fit l'éloge dans sa poésie, mais il s'adonna également à la satire, ce que semble lui reprocher al-Aṣmaʿī. Son *Dīwān* nous est parvenu dans une recension d'Ibn al-Sikkīt (éd. de Bagdad, 1962). Il eut deux fils, Ḥasan et Kuṭayyir qui furent tous deux poètes.

[60] Voir *supra*, la note correspondante.

[61] Il s'agit de Ḫalaf b. Ḥayyān al-Aḥmar (m. 180/796), célèbre transmetteur de poésie (*rāwiya*) de Baṣra. Il aurait été l'élève de ʿĪsā b. ʿUmar et d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā'. Mais il transmit également le corpus poétique recueilli par Ḥammād al-Rāwiya, pourtant mal vu dans le milieu baṣrien. Al-Aṣmaʿī et Abū Zayd al-Anṣārī figurent parmi ses disciples, qui le considéraient comme une autorité incontestable en poésie. Ḫalaf est néanmoins suspecté, par ses contemporains, d'avoir attribué frauduleusment un certain nombre de poèmes à des poètes anciens et surtout, d'avoir composé la *Lāmiyyat al-ʿArab* dont al-Šanfarā n'aurait jamais été l'auteur. La référence à Ḫalaf, éminent représentant de l'École de Baṣra, vise ici à valoriser le poète al-Aʿšā, connu pour être le poète préféré des seuls kūfiens.

[62] Voir un avis analogue dans Qurašī, *Ǧamhara*, p. 67 : « Al-Aʿšā est supérieur aux autres poètes parce qu'il possède les meilleurs panégyriques des rois, les meilleures descriptions du vin, la poésie la plus abondante et la mieux composée. Quiconque prétend qu'un autre poète est meilleur qu'al-Aʿšā ne connaît rien en poésie, disait ʿAbd al-Malik b. Marwān ».

[63] C'est Abū Ḥātim qui parle.

[64] ʿUrwa b. al-Ward b. Ḥābis, de la tribu de ʿAbs, est un poète arabe ancien ayant vécu dans la *Ǧāhiliyya*. Connu sous le nom de *ʿUrwat al-ṣaʿālik* pour ses brigandages et sa protection des faibles (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. II, p. 190-192). Sur la distinction que fait ici Aṣmaʿī entre « générosité » et « fécondité », voir notre étude sur les critères de poéticité.

[65] Al-Ḥuwaydira (ou al-Ḥādira) est le sobriquet du poète arabe Quṭba b. Aws des Banū Ṭaʿlaba. On ne sait pas grand-chose de sa vie, sinon qu'il a vécu dans la *Ǧāhiliyya* et célébré la victoire de sa tribu à la bataille d'al-Kufāfa. Une *qaṣīda* grandement admirée par les critiques anciens figure dans les *Mufaḍḍaliyyāt* d'al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī (pièce nº 8 dans l'édition Lyall). Ibn Sallām le met dans la neuvième classe des poètes antéislamiques.

[66] Le poème en question est une *qaṣīda* rimant en *ʿayn* qui débute ainsi :

Bakarat Sumayyatu bukratan fa-tamattaʿi
Wa-ġadat ġuduwwa mufāriqin lā yarbaʿi.

Voir aussi Marzubānī, *Muwaššaḥ*, p. 80.

[67] C'est ʿAdī b. Rabīʿa, oncle maternel d'Imru'-l-Qays. Poète antéislamique connu pour ses thrènes et son amour du vin et des femmes (surnommé *al-Zīr*). Mort vers 531 apr. J.-C. Il est au centre d'une polémique qui fait de lui tantôt le créateur du cadre classique de la *qaṣīda* bien avant Imru'-l-Qays, tantôt un poète mineur exclusivement tourné vers les plaisirs. Aṣmaʿī, on le voit, le considère comme un poète non-fécond (*ġayr faḥl*) et en donne pour raison la rareté des poèmes de *ḥamāsa* dans sa production, bien qu'il soit conscient de l'incomplétude de l'œuvre.

– Il n'est pas fécond. Mais s'il avait dit un poème comparable à « Ô nuit, éclaire-toi à Ḏū Ğušm [68] ! », il aurait été le plus fécond de tous.
Et d'ajouter :
– La majeure partie de sa poésie est attribuée à autrui.

Je lui demandai :
– Que penses-tu d'Abū Du'ād [69] ?
– Il est valable, me répondit-il.
Mais il ne dit pas qu'il était fécond.
– Et al-Rāʿī [70] ?
– Il n'est pas fécond.
– Et Ibn Muqbil ?
– Non plus.

Abū Ḥātim dit avoir demandé à al-Asmaʿī ceci :
– Qui est meilleur poète, al-Rāʿī ou Ibn Muqbil ?
– Ils se ressemblent, répondit-il.
– Mais encore ?
– La poésie d'al-Rāʿī est plus proche de celle des Anciens et des Premiers.
Je demandai alors :
– Et Ibn Aḥmar al-Bāhilī [71], qu'en penses-tu ?
– Il n'est pas fécond. Il est inférieur à ceux-ci (aux poètes féconds) mais supérieur à sa classe.

Al-Aṣmaʿī dit ensuite :
– Je pense que Mālik b. Ḥarīm al-Hamdānī [72] fait partie des poètes féconds.
Il ajouta :
– Si Ṯaʿlaba b. Ṣuʿayr al-Māzinī avait produit cinq poèmes comparables au sien [73], il aurait été fécond.

[68] Le vers, en arabe, débute ainsi : « *Alaylatanā bi-ḏi ğušmin anīrī* ».

[69] Abū Du'ād al-Iyādī est un poète antéislamique d'al-Ḥīra qui a vécu vers 506 à 554. Il est l'objet d'une expression proverbiale sur le bon voisinage : « *Ǧārun ka-ǧāri Abī Du'ād* » (Tel le voisin d'Abū Du'ād), en l'occurrence al-Munḏir. Il est célèbre pour ses descriptions de chevaux, mais les philologues l'ont ignoré à cause de sa langue jugée non « naǧdéenne ».

[70] Al-Rāʿī est le sobriquet (*laqab*) de ʿUbayd b. Ḥusayn, *sayyid* et poète des Banū Numayr, mort en 97/715 (voir sa généalogie dans Ibn al-Kalbī, *Ǧamharat al-nasab*, tab. 92 et 112). Il est connu aussi par la *kunya* d'Abū Ǧandal en référence à son fils Ǧandal qui hérita de son talent poétique (voir Ǧumaḥī, *Ṭabaqāt*, t. I, p. 502-521). Il était un *sayyid* de sa tribu et passa une grande partie de sa vie à Baṣra à louer les gouverneurs umayyades. Ibn Sallām l'appelle « *faḥl muḍar* » et le place dans le première classe des poètes islamiques, aux côtés de Ǧarīr, de Farazdaq et d'al-Aḫṭal (voir *Ṭabaqāt*, t. I, p. 503). Son *dīwān* fut transmis par son *rāwī* Ḏū l-Rumma dont la poésie est fortement influencée par le style d'al-Rāʿī, du moins si l'en on croit Ibn Sallām (cf. *Ṭabaqāt*, t. II, p. 551).

[71] Abū l-Ḫaṭṭāb ʿUmar b. Aḥmar b. Tamīm b. Rabīʿa al-Bāhilī est un poète qui à vécu à la fois dans la *Ǧahiliyya* et sous l'islam (*muḫaḍram*). Il est mort sous le califat de ʿUṯmān. Il est souvent cité comme autorité en matière de langue, bien qu'on lui reproche d'avoir inventé quatre mots. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIII, p. 144, et *Muʿǧam al-šuʿarā'*, p. 37.

[72] Poète antéislamique, grand-père de Masrūq b. al-Aǧdaʿ, il est connu pour ses joutes poétiques avec Yazīd b. Muḥrim al-Ḥāriṯī. Voir *Muʿǧam al-šuʿarā'*, p. 357 et p. 494.

[73] Le poème en question est une *qaṣīda* rimant en *rā'* qui débute ainsi : voir *Mufaḍḍaliyyāt*, nº 128.

Hal ʿinda ʿUmrata min batāti musāfir
Ḏī ḥāǧatin mutarawwiḥin aw bākir.

Je lui demandai :
– Kaʿb b. Ǧuʿayl [74], est-il fécond ?
– Je crois qu'il fait partie des poètes féconds, mais je n'en suis pas sûr.
– Et que penses-tu de Ǧarīr [75], d'al-Farazdaq [76] et d'al-Aḫṭal [77] ?
– Ceux-là, s'ils étaient antéislamiques, ils auraient été notoires. Mais je n'en dis rien, car ils sont de l'ère islamique.

Abū Ḥātim dit avoir entendu plusieurs fois al-Aṣmaʿī préférer – et de loin – Ǧarīr à Farazdaq. Un jour où il recevait ʿIṣām b. al-Fayḍ, je lui dis :
– Je voudrais te poser une question. Si ʿIṣām en connaissait la réponse, je ne te l'aurais pas posée. Je t'ai entendu plus d'une fois préférer Ǧarīr à Farazdaq, alors qu'en dis-tu, ainsi que d'al-Aḫṭal ?
Al-Aṣmaʿī réfléchit un instant, puis entonna un vers de son poème :

Par ma vie, sans être faible, de nuit j'ai voyagé
Sur ma chamelle amaigrie et affamée [78].

Il récita une dizaine de vers puis dit :
– Ne crois point quiconque t'affirme qu'un autre poète en dit aussi bien, ni avant ni après lui (al-Aḫṭal).
Il ajouta avoir entendu Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' [79] – qui le préférait aux deux autres – dire :
– Si al-Aḫṭal avait vécu dans l'Antéislam un seul jour, je ne lui aurais préféré aucun autre poète islamique ou antéislamique.
Je lui citai alors quelques vers de lui (d'al-Aḫṭal), mais il me dit [80] :
– Aucun des poètes islamiques n'est capable de dire de tels vers, fût-ce al-Aḫṭal.

Abū Ḥātim dit l'avoir interrogé sur al-Aġlab [81] :
– Est-il fécond dans le mètre *raǧaz* ?
Il répondit :
– Il n'est ni fécond, ni fécondant [82].

[74] Kaʿb b. Ǧuʿayl al-Taġlabī est un poète arabe du Ier/VIIe siècle. Sa généalogie varie selon les auteurs et sa biographie est fort mal connue. Partisan de Muʿāwiya, comme l'ensemble des Taġlib, il aurait vécu assez longtemps pour faire un panégyrique de ʿAbd al-Malik b. Marwān (685-705). Voir *Muʿǧam al-šuʿarā'*, p. 84.

[75] Voir *supra*, la note 23.

[76] Al-Farazdaq, «la Miche», de son nom Tammām al-Aġlab Abū Firās, est un panégyriste et satirique arabe non moins connu que le précédent (Ǧarīr). Il est né à Yamāma (Arabie orientale) vers 20/641 et est mort à Baṣra en 110/728.

[77] Al-Aḫṭal, «le Disert», est le sobriquet de Ġiyāṯ b. Ġawṯ b. al-Ṣalt. Il serait né à Ḥīra aux alentours de 20/641 et mort avant 92/710. Il appartient à la tribu chrétienne des Taġlib attachée aux Umayyades. Toute sa vie, il demeura chrétien et eut des joutes poétiques (satiriques) avec Ǧarīr et al-Farazdaq.

[78] Voir le *Dīwān* d'al-Aḫṭal, transmission d'al-Sukkarī, t. 1, p. 39.

[79] Abū ʿAmr Zabbān b. al-ʿAlā', célèbre lecteur du Coran, considéré comme le fondateur de l'école grammaticale de Baṣra. Mort vers 154/770. Il appartient à cette génération de savants pour qui l'étude de la langue et de la poésie arabes est dépendante de celle du Coran.

[80] C'est Abū Ḥātim qui parle d'al-Aṣmaʿī.

[81] Al-Aġlab al-ʿIǧlī est un poète arabe né à l'époque antéislamique, converti à l'islam, établi ensuite à Kūfa et tué à la bataille de Nihāwand en 21/642. Il passe pour être le premier à avoir utilisé le mètre *raǧaz* dans la *qaṣīda*. Voir Āmidī, *al-Muʾtalif wa l-muḫtalif*, p. 22.

[82] Littéralement dans le texte arabe «mufliḥ» (qui féconde, qui réussit).

Il ajouta :
– Sa poésie me pose quelques problèmes.
Il me dit aussi :
– Je ne connais de lui (d'al-Aġlab) que deux *qaṣīda*-s et demi.
– Et demi ! m'exclamai-je.
– Oui. J'en connais deux en entier et la moitié de celle qui rime en *qāf*. Celle-ci a été altérée… Ses fils n'ont cessé d'ajouter des vers à sa poésie jusqu'à la corrompre.
Abū Ḥātim dit :
– Isḥāq b. al-ʿAbbās lui a demandé les *raǧaz* d'al-Aġlab ; al-Aṣmaʿī me les a réclamés et je les lui ai prêtés. Il en a extrait une vingtaine de poèmes.
Je lui demandai alors :
– N'as-tu pas dit connaître de lui deux poèmes et demi seulement ?
– Effectivement, mais j'ai extrait tous ceux que je connaissais. Si ces poèmes ne sont pas de lui, ils sont d'autres poètes attestés ou dignes de confiance.
Abū Ḥātim dit :
– Al-Aṣmaʿī était le plus grand transmetteur de *raǧaz*… Une fois, j'entendis un homme de Naǧrān [83] qui avait visité les régions de Ḫurāsān lui dire :
– Quelqu'un de Rayy [84] m'assura que tu connaissais par cœur douze mille *urǧuza* !
– Oui, répondit-il, je connais par cœur quatorze mille poèmes en *raǧaz*.
Mais voyant mon étonnement, il dit :
– La plupart sont courts.
– Fussent-ils des vers ! Quatorze mille vers !

Al-Aṣmaʿī dit :
– La poésie d'al-Aġlab me pose des problèmes ; Ḫalaf affirme que l'un des fils d'al-Aġlab disait la vérité dans les récits et les anecdotes, mais mentait dans la transmission de la poésie de son père.

Abū Ḥātim dit :
– Je lui ai demandé son avis sur Ḥātim al-Ṭā'ī [85].
– Ḥātim est compté parmi les généreux, me répondit-il.
Il ne dit pas qu'il était fécond [86].

[83] Ville du Nord du Yémen et important centre urbain de la péninsule Arabique dans les temps anciens. Centre agricole et commercial grâce à des facteurs géographiques : ville caravanière à l'intersection de deux principales routes de caravanes, l'une allant de Ḥaḍramawt à la Méditerranée orientale, l'autre vers le nord-est jusqu'en Mésopotamie. Les deux références géographiques visent, manifestement, à montrer l'étendue de la notoriété d'al-Aṣmaʿī de son vivant même.

[84] Al-Rayy est l'antique Ragha, ville de l'ancienne région perse de Médie (près de l'actuelle Téhéran). Plusieurs routes venant du Mazandarān convergeaient sur Rayy, d'où son importance géographique.

[85] C'est ʿAbd Allāh b. Saʿd Abū ʿAdī, poète ayant vécu dans la seconde moitié du VI^e siècle et dont la tradition fait le type le plus achevé du chevalier antéislamique, toujours victorieux, magnanime, et dont surtout, la générosité et l'hospitalité étaient proverbiales.

[86] Voir le même avis avec une formulation très proche, dans Marzubānī, *Muwaššaḥ*, p. 81.

– Et Muʿaqqir al-Bāriqī, l'allié des Banū Numayr [87] ?
– S'il avait produit cinq ou six autres poèmes, il aurait été fécond.
Il ajouta :
– Il n'existe point de tribus aussi pauvres en poésie que les Banū Kalb [88] et les Banū Šaybān [89].
Je lui demandai :
– Que penses-tu d'Abū Ḏu'ayb al-Huḏalī [90] ?
– Il est fécond.
– Et Sāʿida b. Ǧu'ayya [91] ?
– Il est fécond.
– Et Abū Ḫirāš al-Huḏalī [92] ?
– Il est fécond.
– Et al-Aʿšā de Hamdān [93] ?
– Il fait partie des poètes féconds. C'est un poète prolixe de l'ère islamique.

Ensuite, j'interrogeai al-Aṣmaʿī sur Kaʿb b. Saʿd al-Ġanawī.
– Il n'est fécond que dans le thrène qui est inégalable chez lui. Il fut appelé « Kaʿb des sentences ».
Je l'interrogeai aussi sur Ḫuffāf b. Nadba, ʿAntara [94] et al-Zibriqān b. Badr.

[87] Numayr b. ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa est une tribu arabe habitant les hauteurs occidentales de la Yamāma : une région âpre, dont la nature explique le caractère sauvage des Numayr. Grâce à leur isolement, ils sont connus comme une des *ǧamrāt al-ʿArab*, c'est-à-dire une tribu qui ne s'alliait pas avec d'autres.

[88] Les Banū Kalb constituent le groupe le plus puissant de Quḍāʿa. Selon Ibn al-Kalbī, ils sont d'origine yéménite, mais pour des raisons politiques, ils prétendaient parfois appartenir aux Arabes du Nord, et même à Qurayš.

[89] Šaybān est l'un des groupes les plus importants issus des Bakr b. Wā'il. Le jugement d'al-Aṣmaʿī contraste ici avec la notoriété de cette tribu célèbre, avant comme après l'islam, pour la qualité exceptionnelle de ses poètes, son usage d'une langue arabe très pure et son ardeur au combat. En fait, son grand défaut est de faire partie, comme les Kalb, de la confédération des Rabīʿa, c'est-à-dire de défendre les intérêts des Arabes du Sud. À cela s'ajoute probablement le souvenir, encore vivace à l'époque, du rôle qu'ont joué les Banū Šaybān dans la guerre fratricide qui a opposé al-Amīn et al-Ma'mūn.

[90] Abū Ḏu'ayb al-Huḏalī est un poète arabe contemporain du Prophète. Il est reconnu par les critiques comme le premier poète de sa tribu (Huḏayl). Il est le continuateur de son contribule, Ṣāʿida b. Ǧu'ayya, surtout dans la thématique (description des abeilles et des scènes de chasse). La plupart des poèmes qui nous sont parvenus de lui sont des thrènes (*marāṯī*) où il pleure ses fils. Il participa à l'expédition d'Ifrīqiyya et mourut sur le chemin du retour à Médine, probablement en 26/649.

[91] Poète huḏaylite plus ancien que le précédent, connu pour ses descriptions du miel et des abeilles. Deux faits méritent d'être relevés ici : le premier est que la fécondité (*fuḥūla*) est transmissible du poète à son transmetteur (*rāwī*), le second est que la tribu de Huḏayl est riche en *fuḥūl*-s.

[92] Abū Ḫirāš Ḫuwaylid b. Murra est un poète arabe *muḫaḍram* qui se convertit à l'islam et mourut sous le califat de ʿUmar. Il est surtout compté parmi les guerriers antéislamiques qui couraient plus vite que les chevaux. C'est encore un *faḥl* de la tribu de Huḏayl. Sur cette tribu, voir *infra*, la note 185.

[93] ʿAbd al-Raḥmān b. ʿAbd Allāh, poète arabe de Kūfa, rival d'al-Nābiġa al-Ǧaʿdī et de Laylā al-Aḫyaliyya dans la satire. Il eut une carrière de traditionniste avant de se consacrer à la poésie. Porte-parole de la faction yéménite, il fut tué par al-Ḥaǧǧāǧ en 83/702 pour l'avoir satirisé.

[94] ʿAntara b. Šaddād est un poète-guerrier de la tribu de ʿAbs d'Arabie centrale, qui a vécu au VI^e siècle apr. J.-C. Né d'un père arabe et d'une esclave noire, il demeura longtemps dans la condition servile comme berger. Ses prouesses à la guerre de *Dāḥis wal ġabrā'* et sa passion pour sa cousine ʿAbla devaient aboutir à la constitution d'une « geste » héroïque célèbre sous le nom de *Sīrat ʿAntar* (la geste de ʿAntara).

– Ceux-là sont les plus poètes parmi les cavaliers. ʿAbbās b. Mirdās al-Sulamī [95] en fait partie.

Il ne dit pas qu'ils étaient des poètes féconds. Mais il ajouta :

– Bišr b. Abī Ḫāzim [96] est de la même trempe. J'ai entendu Abū ʿAmr b. al-ʿAlāʿ dire que son poème rimant en « *ra* » lui a fait rejoindre les poètes féconds :

Voici parti le cortège, mais point de visite.
Dans la litière, ton cœur est solitaire [97].

Je lui demandai [98] :

– Que penses-tu d'al-Aswad b. Yaʿfur al-Nahšalī [99] ?

– Il ressemble aux poètes féconds.

– Et que dis-tu de ʿAmr b. Ša's al-Asadī [100] ?

– Il n'est pas fécond. Il est inférieur aux précédents.

– Et Labīd b. Rabīʿa [101] ?

– Infécond.

Une autre fois, il me dit à propos de Labīd :

– C'était un homme pieux.

Comme s'il lui déniait l'excellence poétique.

Un jour, il me dit :

– La poésie de Labīd est tel un voile de Ṭabaristān [102]…

Il voulait dire par là qu'elle était d'excellente facture.

– Mais elle n'a point de douceur, ajouta-t-il.

[95] Poète arabe faisant partie des *muḫaḍramūn*. *Sayyid* de sa tribu, poète et guerrier, gendre de la célèbre al-Ḫansā', adversaire de Ḫuffāf b. Nadba, il prit part à la conquête de La Mecque en 8/630 et mourut sous le califat de ʿUmar. Voir Marzubānī, *Muʿğam al-šuʿarā'*, p. 262.

[96] C'est le plus important poète préislamique des Banū Asad b. Ḫuzayma, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle. On connaît peu de chose de sa vie, mais selon ses poèmes il serait contemporain d'al-Ḥuṭay'a (m. vers 30/650).

[97] Voir le *Dīwān* de Bišr (éd. ʿIzzat Ḥasan), p. 61, et les *Mufaḍḍaliyyāt*, nº 39, p. 338.

[98] C'est Abū Ḥātim qui parle.

[99] Al-Aswad b. Yaʿfur (on dit aussi Yuʿfur et Yaʿfir) est un poète arabe antéislamique qui vivait probablement à la fin du VI^e^ siècle apr. J.-C. Il aurait été quelque temps le compagnon d'al-Nuʿmān b. al-Munḏir. Il est parfois nommé « al-Aʿšā des Banū Nahšal », car il était héméralope. Marzubānī, *Muʿğam al-šuʿarā'*, p. 78.

[100] ʿAmru b. Ša's b. ʿUbayd b. Ṭaʿlaba b. Dūdān des Banū Asad. Poète arabe de l'Antéislam qu'Ibn Sallām place dans la dixième classe des *fuḥūl al-Ǧāhiliyya* (voir *Ṭabaqāt*, p. 196). Ses démêlés avec sa femme Umm Ḥassān, qui était une mégère, sont rapportés par Iṣfahānī dans *al-Aġānī*, (t. X, p. 63-66). Voir aussi Marzubānī, *Muʿğam al-šuʿarā'*, p. 212.

[101] Labīd al-ʿĀmirī est célèbre pour sa *muʿallaqa*. Considéré comme un poète antéislamique parce qu'il aurait cessé de dire la poésie avec l'avènement de l'islam, alors qu'il est mort en 41/661. Malgré ce jugement d'infécondité (*ġayr faḥl*) énoncé par Aṣmaʿī, ses œuvres poétiques ont été très appréciées par les critiques anciens. Ibn Sallām le place, dans ses *Ṭabaqāt*, à la troisième classe des *fuḥūl al-Ǧāhiliyya*, aux côtés d'al-Nābiġa, d'Abū Ḏu'ayb et d'al-Šammāḫ. La remarque d'al-Aṣmaʿī sur sa piété se réfère, certes, à sa rectitude morale, mais aussi au ton religieux prégnant dans sa poésie.

[102] Ṭabaristān est le nom donné par les Arabes à Māzandarān, province de Perse au nord du mont Alburz. Les tissus de cette région sont connus pour leur excellente fabrique et pour le raffinement de leur artisanat, notamment en ce qui concerne les habits.

Il dit aussi :
– Ǧarāda b. ʿUmayla al-ʿAnzī possède des poèmes comparables à ceux des poètes féconds. Mais ils sont courts. Ce vers est de lui :

Sans preuves reconnaîtrais-tu ta faute ?
Des témoins ont vu ce que tu as fait.

Je lui demandai :
– Et Aws b. Ġalfāʾ al-Huǧaymī, est-il fécond ?
Il me répondit :
– S'il avait composé vingt poèmes, il aurait rejoint les féconds. Mais son inspiration l'a trahi [103].
Il dit aussi :
– ʿUmayra b. Ṭāriq al-Yarbūʿī est l'un des plus grands cavaliers ; c'est lui qui fit prisonnier Qābūs b. al-Munḏir.
Je l'interrogeai ensuite sur Ḫidāš b. Zuhayr al-ʿĀmirī [104].
– Il est fécond, dit-il.
– Et Kaʿb b. Zuhayr b. Abī Sulmā [105] ?
– Il n'est pas fécond.
– Et Zayd al-Ḫayl al-Ṭāʾī [106] ?
– C'est un cavalier.
– Et Sulayk b. al-Salaka [107] ?
– Il ne fait partie ni des poètes féconds, ni des cavaliers. C'était l'un de ceux qui attaquaient les campements et pillaient puis s'enfuyaient à pied. Il en est de même d'Ibn Barāqa al-Hamdānī, de Ḥāǧiz al-Ṭumālī des Sarw[108]. En font partie aussi Ta'abbaṭa Šarran [109], dont

[103] Ce poète n'a composé, en effet, qu'une seule *qaṣīda* rimant en *mīm*. Voir *al-Mufaḍḍaliyyāt*, p.185.

[104] Poète *muḫaḍram* qui aurait attaqué les Quraysites parce que son père avait été tué aux Fiǧār (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XXII, p. 70 *sq*.). Il était encore non musulman à la bataille de Ḥunayn. Ǧumaḥī le place dans la cinquième classe des poètes féconds (*fuḥūl*-s).

[105] Fils de Zuhayr b. Abī Sulmā, c'est un poète arabe contemporain du Prophète. Il se convertit en l'an 9 de l'hégire et récita devant le Prophète *Bānat Suʿād* (Suʿād a paru) qui lui valut comme récompense la *burda*. Sa date de mort est inconnue.

[106] C'est Zayd b. al-Muhalhil b. al-Muḥtalis de la tribu des Ṭay'. Poète et cavalier de l'Antéislam, connu sous le nom de *Zayd al-Ḫayl* (Zayd des chevaux) pour l'excellence de ses descriptions chevalines. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. VII, p. 147.

[107] Sulayk b. ʿAmru b. Kaʿb des Banū Maqāʾis (Tamīm). Salaka est le nom de sa mère, une esclave noire. Il est compté parmi les « brigands coureurs », plus véloces que les chevaux (*Ṣaʿālik al-ʿArab al-ʿaddāʾīn*). Les traditions rapportent qu'il n'attaquait jamais les Muḍar, mais seulement les tribus du Yémen. Surnommé « *Sulayk al-maqānib* » (le guide) pour sa connaissance des chemins dans le désert et ses faits de brigandage sont notoires chez les Arabes. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XVIII, p. 133-138.

[108] Ḥāǧiz b. ʿAwf b. al-Ḥāriṯ b. al-Aḥṭam b. al-Azd, allié des Banū Maḫzūm. Poète arabe de la *Ǧāhiliyya* et l'un des brigands coureurs. Il est moins célèbre que les autres *ṣaʿālik* : d'une part, parce qu'il était *muqill* (disait peu de poésie) et d'autre part, parce qu'il usait de sa rapidité surtout pour fuir ses poursuivants. Ses faits de brigandage sont relatés par Iṣfahānī dans *Kitāb al-aġānī* (t. XII, p. 49-53).

[109] Dans les récits arabes, Ta'abbaṭa Šarran est le prototype du Bédouin brigand. Toute sa vie, il fut ennemi des Banū Huḍayl et des Banū Bāǧila. Il aurait vécu sous l'Islam. Oncle maternel d'al-Šanfarā.

le vrai nom est Ṯābit b. Ǧābir, al-Šanfarā al-Azdī [110]. Le poète al-Muntašir [111] n'en fait pas partie contrairement au poète al-Aʿlam al-Huḏalī. Dans le Ḥiǧāz et le Sarāt, il y en a plus de trente. Il voulait dire : plus de trente brigands coureurs.

Il dit aussi :
– Si Salāma b. Ǧandal [112] avait composé davantage de poèmes, il aurait été fécond.
Il ajouta :
– Al-Mutalammis [113] est le premier des poètes féconds dans la tribu des Rabīʿa.
Puis il dit :
– Durayd b. al-Ṣimma [114] est un cavalier fécond. Dans certaines pièces, il est meilleur poète qu'al-Ḏubyānī [115], qu'il faillit dominer.

Je lui demandai :
– Al-Aʿšā des Bāhila [116], est-il fécond ?
– Oui, répondit-il, il a un thrène incomparable qui commence ainsi [117] :

Une nouvelle m'est parvenue, qui point ne me réjouit
Venant de là-haut ; elle est sans mensonge ni raillerie [118].

[110] Poète et brigand antéislamique, compagnon de Ta'abbaṭa Šarran. Il fait partie des «*aġribat al-ʿArab*» à cause de la couleur noire de sa peau. C'est l'un des rares poètes anciens d'origine sud-arabique dont la poésie a été conservée. Célèbre pour sa *lāmiyyat al-ʿArab*, spécimen le plus achevé de la poésie des *ṣaʿālīk*. À l'instar des autres philologues de l'École de Baṣra, Aṣmaʿī met en cause l'authenticité de ce type de poésie pour diverses raisons. Mais n'oublions pas que la poésie d'al-Šanfarā, comme celle des autres poètes yéménites, a été colligée par des *rāwiyas* kūfites.

[111] Le poète al-Muntašir est le frère du poète Aʿšā Bāhila. On le connaît à travers le thrène de son frère.

[112] Poète préislamique, membre du clan al-Ḥāriṯ de la tribu des Tamīm. Si l'on juge par sa poésie, il doit avoir vécu pendant la seconde moitié du VI^e^ siècle. Il n'est pas démontré qu'il ait vécu jusqu'à l'islam. Il fait partie des poètes *muqillūn* (peu féconds), mais il est réputé pour avoir excellé dans la description des chevaux.

[113] Al-Mutalammis est le surnom sous lequel est connu Ǧarīr b. ʿAbd al-Masīḥ de la tribu de Ḍubayʿa. Oncle maternel du poète Ṭarafa b. al-ʿAbd. Mort vers 580 apr. J.-C. Sujet d'une locution proverbiale (*ṣaḥīfat al-Mutalammis*), dont le correspondant en français serait «lettre de Bellérophon» pour désigner une missive contenant l'ordre de tuer, que la victime est chargée de porter elle-même à son bourreau.

[114] Ancien poète arabe né vers 530, chef des Banū Ǧušām b. Muʿāwiya, un des plus puissants adversaires bédouins de Muḥammad. Il sollicita en vain la main de la jeune poétesse al-Ḫansā'. Vieillard, il fut tué à la bataille de Ḥunayn en combattant les musulmans. Il est considéré comme le plus poète parmi les cavaliers et Ibn Sallām le place dans la première classe des *fuḥūl*-s de l'Antéislam. Voir aussi Iṣfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 2-20.

[115] Il s'agit d'al-Nābiġa al-Ḏubyānī (m. vers 600). Voir *supra*, la note 19.

[116] Ne pas confondre avec «al-Aʿšā des Banū Nahšal» (voir *supra*, la note 93), ni avec celui plus célèbre de Qays b. Ṭaʿlaba (voir *supra*, la note 47). Celui qui est cité ici, al-Aʿšā des Bāhila, est ʿĀmir b. al-Ḥāriṯ b. Riyāḥ. Il est rangé par Ibn Sallām parmi les «*Aṣḥāb al-marāṯī*» (voir *Ṭabaqāt*, p. 169). Signalons au passage qu'il existe pas moins de dix-sept Aʿšā différents, tous des poètes. Voir *EI*, nouvelle édition, t. I, p. 710 b.

[117] Ce thrène a été composé à la suite de l'assassinat de son frère. La *qaṣīda* rime en *rā'*.

[118] Voir Qurašī, *Ǧamhara*, p. 254. Il s'agit d'un poème où Aʿšā Bāhila fait le thrène de son frère Muntašir.

Al-Aṣmaʿī dit :
– Al-ʿAǧǧāǧ [119] est né avant l'islam… Ḥumayd b. al-Arqaṭ [120] rectifiait, corrigeait et expurgeait la poésie. Je l'ai entendu apprécier quelque poème en *raǧaz* d'Abū l-Naǧm [121] et critiquer certains autres parce qu'ils étaient médiocres.

Al-Aṣmaʿī me dit un jour :
– Il y a un poète appelé al-Faḍl b. Qudāma qui me déplaît beaucoup. Il désignait par là Abū l-Naǧm.

Abū Ḥātim dit :
– J'interrogeai al-Aṣmaʿī sur al-Quḥayf al-ʿĀmirī [122], celui qui compose des poèmes sur les femmes.
– Il n'est pas éloquent [123] ni digne d'être cité comme preuve [124], dit-il.
– Et Ziyād al-Aʿǧam [125], qu'en penses-tu ?
– C'est une référence ; on ne lui connaît aucune incorrection de langue. Son surnom est Abū Umāma.
– Et l'esclave des Banū-l-Ḥasḥās [126], qu'en dis-tu ?
– Il est éloquent. C'est un esclave éthiopien noir.

[119] C'est Abū l-Šaʿṯā' ʿAbd Allāh b. Ru'ba, poète arabe de la tribu des Tamīm, qui résida principalement à Baṣra. Né probablement sous le califat de ʿUṯmān (644-656), il mourut en 97/715. Sa vie est mal connue et l'on sait seulement qu'il était le rival d'Abū l-Naǧm al-ʿIǧlī. Il excelle dans le mètre *raǧaz*, mais abuse des mots rares si l'en on croit les philologues. Voir Ǧumaḥī, *Ṭabaqāt*, p. 218, et Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, p. 374-376.

[120] Poète arabe du milieu de la période umayyade dont on sait peu de chose, sinon qu'il était un panégyriste d'al-Ḥaǧǧāǧ (entre 681 et 691 environ). Il est compté parmi les meilleurs poètes de *raǧaz*, genre dans lequel il fut le précurseur d'al-ʿAǧǧāǧ (cité ici comme son disciple) et de Ru'ba (voir *infra*, la note 141). Son *dīwān* a été réuni, entre autres, par Aṣmaʿī.

[121] Abū l-Naǧm b. Qudāma al-ʿIǧlī est un poète arabe du Ier/VIIe siècle (m. après 105/724). Il était panégyriste des Umayyades, mais il doit sa célébrité à ses vers en *raǧaz* traitant des sujets bédouins (essentiellement des descriptions). Il est compté par les critiques arabes anciens parmi les quatre meilleurs *ruǧǧāz* (avec son contribule al-Aġlab et les deux tamimites d'al-Baṣra, al-ʿAǧǧāǧ et son fils Ru'ba). Il est aussi connu pour sa facilité d'improvisation (*irtiǧāl*).

[122] Al-Quḥayf b. Ḥumayr b. Kaʿb b. Rabīʿa des ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa, surnommé parfois al-ʿUqaylī (les Banū ʿUqayl sont un sous-groupe des Banū ʿĀmir). Poète arabe de l'époque umayyade, contemporain de Ḏū l-Rumma dont il était le rival en poésie et en amour : ils courtisaient la même femme, al-Ḫarqā'. (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIX, p. 140-143). Al-Qaḥīf est compté parmi les poètes laconiques (*šāʿir muqill*). Il est placé par Ibn Sallām dans la dernière classe des poètes islamiques (voir *Ṭabaqāt*, p. 249 et p. 791).

[123] L'éloquence doit être entendue ici comme la pureté du langage poétique.

[124] La preuve (*ḥuǧǧa*) signifie la possibilité d'invoquer un emploi linguistique présent dans la poésie d'un tel pour confirmer ou infirmer un sens donné. Dans cette optique, la poésie est essentiellement perçue comme un réservoir de « citations probantes » (*šawāhid*).

[125] Ziyād b. Sulaymān, connu sous le nom d'Abū Umāma, *mawlā* des Banū ʿĀmir b. Ḥāriṯ est un poète de l'époque umayyade, contemporain d'al-Farazdaq qu'il côtoya sur le *mirbad* (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIV, p. 102-109). Son surnom *al-Aʿǧam* est dû au fait qu'il ne parvenait pas à prononcer certains sons arabes. Il serait né à Iṣbahān et mort dans le Ḫurāsān. Il est apprécié parmi les critiques anciens pour son éloquence et pour la fluidité de sa poésie. Ibn Sallām le place dans la septième classe des « *fuḥūl al-islām* » (voir *Ṭabaqāt*, p. 693). Voir aussi Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, p. 165.

[126] ʿAbd Bani l-Ḥasḥās, de son prénom Suḥaym. Esclave noir originaire d'Éthiopie, qui fut acheté par les Banū l-Ḥasḥās (groupe des Banū Asad) pour ses dons poétiques. Les traditions rapportent que sa poésie était appréciée par le Prophète lui-même (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XX, p. 1-5). Il aurait vécu jusqu'à ʿUṯmān et fut tué par ses maîtres pour avoir dit de la poésie sur les femmes de la tribu.

Il ajouta :
– Abū Dulāma [127], que j'ai vu, est aussi un esclave d'origine éthiopienne.
– Etait-il éloquent ?
– Son éloquence est valable.

Il dit aussi :
– Abū ʿAṭāʾ al-Sindī [128] est un esclave à l'oreille percée et fendue.
– A-t-il vécu parmi les Bédouins ? demandai-je.
– Non, répondit-il, mais il est éloquent.
ʿAbd al-ʿAzīz b. Marwan [129] dit à Ayman b. Ḫuraym al-Asadī [130] qui lui demandait son avis concernant son client, le poète Nuṣayb [131], lequel était noir : « Il est le meilleur poète de sa race.

Al-Aṣmaʿī dit :
– ʿUmar b. Abī Rabīʿa [132] est un poète récent, mais il est digne d'être cité comme preuve. J'ai entendu Abū ʿAmr b. al-ʿAlāʾ s'appuyer sur sa poésie en grammaire et dire qu'il était une preuve. Il en est de même d'Ibn Šurayk al-Asadī, de ʿAbd Allāh b. al-Zubayr al-Asadī, et d'Ibn al-Ruqayyāt [133] qui sont des innovateurs, mais leurs poésies constituent une référence en langue. Je l'ai entendu (Abū ʿAmr) récuser al-Uqayšir sans connaître sa poésie :
– On dit « un homme de garde », arguait-il.

[127] Abū Dulāma Zand b. al-Ǧawn est un esclave noir, client des Banū Ašğaʿ à Kūfa. Il apparaît comme poète sous les Abbassides seulement et joue le rôle de bouffon à la cour d'al-Saffāḥ, puis d'al-Manṣūr et d'al-Mahdī. Il serait mort vers 160/776. Voir Āmidī, *al-Muʾtalif wa l-muḫtalif*, p. 131.

[128] Abū ʿAṭāʾ Aflaḥ b. Yasār est un poète arabe qui doit son surnom (al-Sindī) au fait que son père venait du Sind. Il naquit à Kūfa et y vécut comme client des Banū Asad. Partisan des Umayyades, il dut vivre caché à l'arrivée des Abbassides et ce jusqu'à sa mort survenue vers 158/774. Voir Marzubānī, *Muʿğam al-šuʿarāʾ*, p. 480.

[129] Fils du calife Marwān Ier et père de ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAzīz. Gouverneur d'Égypte pendant plus de vingt ans, il est mort en 85/704. Célébré auprès des hagiographes pour sa probité et pour son intelligence.

[130] Poète arabe de l'époque umayyade, fils du Compagnon du Prophète Ḫuraym al-Nāʿim dont il a transmis des *ḥadīṯ*-s. Surnommé *Ḫalīl al-ḫulafāʾ* (L'ami des califes) pour avoir été proche des princes ʿAbd al-ʿAzīz et Bišr, fils du calife Marwān. Il est connu pour ses poèmes de *ġazal* et pour ses panégyriques. L'auteur *d'al-Aġānī* en fait un chiite, alors qu'il apparaît dans sa poésie politique comme un *ʿuṯmānien*. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XXI, p. 7-13.

[131] Nuṣayb b. Rabāḥ, Abū Miḥğan, est un esclave noir de langue arabe, affranchi par ʿAbd al-ʿAzīz b. Marwān pour l'excellence de sa poésie. Mort vers 105/723. Il fut le panégyriste attitré des califes umayyades à commencer par son bienfaiteur. Il eut quelques démêlés poétiques avec ses contemporains Farazdaq, Ǧarīr et ʿUmar b. Abī Rabīʿa, mais ne composa jamais de satires (*hiğāʾ*). Ibn Sallām le place dans la sixième classe des poètes *fuḥūl*-s de l'ère islamique. Il est surtout apprécié pour son *nasīb*, de facture ʿuḏrite, et pour son *madīḥ*, naturel et dénué d'exagération. Il est également compté au nombre de *Aġribat al-ʿArab* (Corbeaux des Arabes). Voir à ce sujet, Lewis (B.), *Race et couleur en pays d'islam*, Paris, 1982, p. 29 *sq.*

[132] Le plus célèbre des poètes de *ġazal* de l'époque umayyade. Mort en 93/711. Issu des Banū Maḫzūm de Qurayš, il vécut à La Mecque et s'illustra par ses aventures amoureuses. Il éleva le genre *ġazal* au niveau des genres canoniques de son époque que sont le *madīḥ* et le *hiğāʾ*, et fut reconnu par les critiques comme le premier grand poète de Qurayš. Sa poésie est ici mise en cause par Aṣmaʿī parce que ʿUmar est un poète de l'époque islamique, mais sa langue est appréciée par les philologues car elle est de facture « naǧdéenne ».

[133] Il s'agit de ʿUbayd Allāh b. Qays al-Ruqayyāt. Poète umayyade qui composa essentiellement des poésies d'amour. Partisan de Zubayr. Mort vers 75/694. Ibn Sallām le place dans la sixième classe des poètes islamiques (voir *Ṭabaqāt*, p. 648).

– Mais al-Uqayšir l'emploie différemment, dis-je.

C'est qu'il puise dans nos richesses
Demandez plutôt au gardien pourquoi une telle colère [134] *!*

– Cet emploi est une innovation, répondit-il.

Il dit aussi (Abū ʿAmr) :

– Ibn Harma [135] est indéniablement un poète éloquent. Ibn Uḏayna [136] est de la même classe, mais il est inférieur à Ibn Harma en poésie. Mālik (Ibn Anas) [137] fut son transmetteur en jurisprudence. Ṭufayl al-Kinānī [138] est comparable à Ibn Harma.

Il ajouta :

– Yazīd b. Ḍabba [139] est le client des Ṯaqīf [140]. Il composa mille poèmes mais ceux-ci sont dispersés, car les Arabes se les sont partagés.

Al-Aṣmaʿī dit :

– Après Ru'ba [141] et Abū Nuḫayla [142], il n'y a pas eu de meilleurs poètes que Ǧandal al-Ṭuhawī, Abū Ṭawq et Ḫuṭām al-Muǧāšiʿī, connu sous le nom de Ḫuṭām al-Rīḥ [143].

Il ajouta :

– Ibn Mufarriġ [144] faisait partie des poètes innovateurs de Bassora.

[134] Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. 10, p. 91.

[135] Ibrāhīm b. ʿAlī b. Salama b. Harma al-Fihrī, Abū Isḥāq, poète arabe de Médine, né en 90/709 et mort vers 170/786. Originaire de la tribu de Qurayš, partisan des ʿAlides, il vécut à la fois sous les Umayyades et sous les Abbassides, qu'il loua tous deux. Sa poésie – de type bédouin – a été transmise par son *rāwī* Ibn Rubayḥ et réunie par al-Aṣmaʿī, mais son *dīwān* ne nous est pas parvenu en entier. Il est l'un des derniers à être considéré par les philologues comme une autorité (*ḥuǧǧa*) en langue arabe. Aṣmaʿī et Abū ʿUbayda le comptent parmi les poètes qui ont «scellé la poésie» (*ḫatama al-šiʿr*).

[136] Poète umayyade. Voir Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, p. 225.

[137] Juriste musulman, fondateur du *maḏhab* malikite qui porte son nom (*al-Mālikiyya*). Connu sous le nom d'Imām de Médine. Né vers 90/708 et mort en 179/796.

[138] Il s'agit de Ṭufayl b. ʿĀmir b. Wā'ila des Banū Kināna. Voir Āmidī, *al-mu'talif wa l-Muḫtalif*, p. 147.

[139] Yazīd b. Muqsim. Ḍabba est le nom de sa mère, qui l'a élevé seule à la mort de son père alors qu'il était encore enfant. Panégyriste attitré d'al-Walīd b. Yazīd (al-Walīd II). Il est apprécié par les critiques anciens pour son éloquence. Aṣmaʿī l'aurait rencontré dans le Ṭā'if alors qu'il collectait les poésies rares. On trouve trace de la légende des «mille *qaṣīda*» qu'il aurait dites chez al-Iṣfahānī (voir *Aġānī*, t. VI, p. 146-150).

[140] Tribu arabe installée dans la région de Ṭā'if. Elle est rattachée par les généalogistes aux Hawāzin, subdivision des Qays.

[141] Ru'ba b. al-ʿAǧǧāǧ al-Tamīmī, poète arabe de l'époque umayyade (mort en 145/762). Il est connu pour ses *qaṣīda*-s en *raǧaz*. Il surclassa dans ce domaine aussi bien son propre père, al-ʿAǧǧāǧ, que son rival, Abu l-Naǧm al-ʿIǧlī. À ses débuts, il est cité parmi les «Bédouins de Bassora» (*min Aʿrāb al-Baṣra*) et fut un important informateur de la langue des philologues de cette ville. Dans sa poésie, il dénigre souvent les Arabes du Sud et fait l'éloge des tribus du Nord. Lui et son père sont parfois appelés solidairement *al-ʿAǧǧāǧān*.

[142] Abū Nuḫayla ibn ʿAdan b. Zā'ida b. Laqīṭ b. Yaṭribī des Banū Saʿd b. Tamīm, surnommé Abu l-Ǧunayd ou Abu l-ʿIrmās. Jeune, son père l'aurait chassé de sa tribu et il séjourna dans le Šām jusqu'à sa mort. Il vécut parmi les Bédouins et apprit leur langue et leurs poésies. Il est connu surtout pour son *raǧaz*, sans égaler pour autant Ru'ba. Il fut l'un des panégyristes officiels des Abbassides et se fit appeler «le poète des Banū Hāšim». Il fut mis à mort pour l'un de ses poèmes par ʿĪsā b. Mūsā, sous le règne d'al-Manṣūr. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XVIII, p. 139-141, et Ibn Qutayba, *al-šiʿr wa l-Šuʿarā'*, p. 231.

[143] Son prénom est Bišr. Voir Āmidī, *al-Mu'talif wa l-muḫtalif*, p. 112.

[144] Abū ʿUṯmān Yazīd b. Ziyād b. Mufarriġ al-Ḥimyarī est un poète mineur de Baṣra au Ier/VIIe siècle. Mort de la peste en 69/689. On rapporte qu'al-Aṣmaʿī l'accuse d'avoir inventé la biographie et les poèmes attribués au *Tubbaʿ*, mais on ne dispose sur ce point d'aucune précision.

Abū Ḥātim rapporte d'après al-Aṣmaʿī que Wahb b. Ǧarīr b. Ḥāzim dit :
– Je connaissais par cœur trois cent poèmes d'Umayya (b. Abī-l-Ṣalt) [145].
– Où en est le recueil ? demanda al-Aṣmaʿī.
– Un tel me l'a emprunté et ne me l'a jamais rendu, répondit-il.

Al-Aṣmaʿī me tint les propos suivants [146] :
– On dit que les champions vaincus de Muḍar [147] sont les meilleurs poètes : Ḥumayd [148], al-Rāʿī [149], et Ibn Muqbil [150]. Al-Rāʿī a été dépassé par Ǧarīr et par Ḥinzar, un homme de Banū Bakr. Al-Ǧaʿdī a été dépassé par Laylā al-Aḫyaliyya [151] et par Sawwār b. al-Ḥayā. Ibn Muqbil a été dépassé par al-Naǧāšī [152] des Banū-l-Ḥāriṯ b. Kaʿb. Et Ḥumayd (b. Ṯawr [153]) a été dépassé par tous ceux qui l'ont satirisé, même si Ibn Aḥmar dit qu'il n'a affronté personne dans la satire.

Al-Aṣmaʿī dit :
– Fusḥum est un poète antéislamique au talent remarquable.
Mais il n'a pas précisé la généalogie de ce poète.

Il rapporta ensuite l'anecdote suivante :
– Al-Naǧāšī b. al-Ḥāriṯiyya but un jour du vin. Pour le punir, ʿAlī b. Abī Ṭālib – que Dieu soit satisfait de lui – ordonna de lui donner cent coups de fouets : quatre-vingts pour

[145] Poète arabe de la tribu de Ṭaqīf, ayant vécu à Ṭā'if. Proche de l'aristocratie quraysite de La Mecque. Mort en l'an 8 ou 9 de l'hégire. Les récits diffèrent quant à son attitude face au Prophète et à l'islam.

[146] C'est Abū Ḥātim qui parle.

[147] Muḍar est l'un des deux (l'autre étant Rabīʿa) groupes de tribus les plus puissants de l'ancienne Arabie du Nord. Selon les généalogistes, toutes deux descendent d'un ancêtre commun, Nizār b. Maʿadd b. ʿAdnān. Parmi les grandes sous-tribus de Muḍar et de Rabīʿa, on trouve : les Tamīm, Ṭaqīf, ʿAbd al-Qays, Bakr b. Wā'il et Qays b. Ṭaʿlaba. Mais des rivalités internes existent entre ces différents sous-groupes qui ne se retrouvent que dans leur opposition aux Arabes du Sud. Avec l'islam et plus particulièrement sous les Umayyades, l'antagonisme entre les tribus muḍarites du Nord (Tamīm et Qays) et les tribus yéménites du Sud (Azd et Rabīʿa) polarisa tous les domaines de la vie des Arabes.

[148] Ḥumayd b. Ṭawr est un poète arabe du Ier/VIIe siècle, compagnon du Prophète, mort pendant le califat de ʿUṯmān. Connu pour sa langue correcte et ses descriptions du loup. Ses poèmes ont été réunis, entre autres, par Aṣmaʿī. Ǧumaḥī le cite dans ses classes comme un « *faḥl islāmī* » (voir *Ṭabaqāt*, p. 113 et Marzubānī, *Muwaššaḥ*, p. 80).

[149] Voir *supra*, la note 70. L'épisode auquel fait référence Aṣmaʿī ici renvoie à la prise de position du poète al-Rāʿī dans les *naqā'iḍ* entre Ǧarīr et Farazdaq en donnant la préférence à ce dernier. Ǧarīr réagit violemment en composant sa fameuse *qaṣīda* « *al-Dammāġa* » (voir son *Dīwān*, éd. Nuʿmān Muḥammad Amīn Ṭāha, Le Caire, 1969, t. II, p. 813, nº 3) dans laquelle il traînait dans la boue al-Rāʿī et tous les Banū Numayr. Cette pièce réduisit définitivement le poète au silence et, selon bien des traditions, entraîna sa mort prématurée peu de temps après. Voir à ce sujet, Ḥiǧāb (M. N.), *al-Rāʿī al-Numayrī*, Le Caire, 1963, p. 76 *sq*.

[150] Ibn Muqbil est un poète arabe des Banū Numayr, connu pour ses satires. Il est souvent comparé à son contribule al-Rāʿī, et Aṣmaʿī les considère tous deux comme non-*fuḥūl*, essentiellement parce qu'ils furent toujours « dominés » dans la satire (*muġallabān*).

[151] Poétesse arabe du Ier/VIIe siècle (m. vers 80/699) de la tribu de ʿUqayl. Elle est célèbre pour ses élégies de type ʿuḏrite dans lesquelles elle pleure son contribule et bien-aimé, le cavalier Tawba b. Ḥumayyir (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XI, p. 204-249). Mais en dehors de ses *marāṯī*, on lui attribue des joutes satiriques (*ahāǧī*) avec le poète al-Nābiġa al-Ǧaʿdī, dont Aṣmaʿī se fait l'écho ici. Le personnage cité avec elle comme ayant dépassé al-Ǧaʿdī est son mari Sawwār b. al-Ḥayā al-Qušayrī.

[152] Voir Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, p. 195.

[153] Voir *supra*, la note 148.

l'enivrement et vingt pour la transgression du mois sacré, car il était soûl pendant le ramadan. Quand il l'eut fouetté, al-Naǧāšī alla faire l'éloge de Muʿāwiya et fit la satire de ʿAlī, que Dieu soit satisfait de lui.

Al-Aṣmaʿī dit :
– Zuhayr [154] s'était allié à un clan juif, c'est-à-dire qu'il s'était lié à eux par les liens du mariage. Lorsqu'il entendit parler du jour du Jugement, il composa son poème qui débute ainsi :

Soit il est reporté et consigné dans un livre pour mémoire
Le jour du Jugement ; soit il est avancé et exécuté par vengeance [155].

Al-Aṣmaʿī rapporta qu'un grand savant déclara lorsqu'il fut interrogé sur les poètes :
– Dans l'Antéislam, la poésie était dans (la tribu de) Rabīʿa [156], puis elle se déplaça dans celle des Qays [157]. Mais avec l'avènement de l'islam, elle devint l'apanage des Tamīm [158].

Je demandai alors à Aṣmaʿī [159] :
– Pourquoi le Yémen n'a-t-il pas été mentionné ?
– C'est qu'il (le savant) parlait seulement de la descendance de Nizār [160], me répondit-il. Car tous ont suivi les enseignements du premier poète, Imru'-l-Qays. Mais en réalité, la poésie était auparavant l'apanage du Yémen.
Il ajouta :
– Ne vois-tu pas qu'il n'existe pas de cavaliers ni de poètes comparables à ceux des Qays ? Et il en cita plusieurs, dont ʿAntara [161], Ḫuffāf b. Nadba [162], ʿAbbās b. Mirdās [163], et Durayd b. al-Ṣimma [164].

[154] Voir *supra*, la note 27.
[155] Ce vers se trouve dans la *Muʿallaqa* de Zuhayr b. Abī Sulmā. Voir Zawzanī, *Šarḥ al-muʿallaqāt al-sabʿ*, p. 230 (éd. Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad).
[156] Les Banū Rabīʿa sont l'un des plus grands et des plus puissants groupes de tribus de l'Arabie du Nord. Chez les généalogistes musulmans, le mot désigne le plus souvent les Bakr et les Taġlib, parfois l'une des deux tribus. Voir *supra*, la note nº 147 sur Muḍar.
[157] La tribu des Banū Qays b. ʿAylān est l'une des deux subdivisions de Muḍar, considérées comme descendant de ʿAdnān, et qu'on appelle Arabes du Nord. Ils ne semblent pas avoir constitué une unité autonome avant l'islam et ne font leur apparition qu'à l'époque umayyade formant une sorte de parti politique à base tribale. Ils étaient opposés aux Kalbites, Yéménites ou Arabes du Sud et cette opposition a dominé toute la politique des califes umayyades.
[158] La tribu de Tamīm est la plus importante du groupe des Muḍar. Elle s'oppose aux Rabīʿa et défend les mêmes intérêts que les Arabes du Nord, contre les Yéménites. Selon les traditions, Tamīm fut l'une des premières tribus à reconnaître le Prophète, dans l'année des députations (9/631). Cela lui conféra un prestige qui alla croissant au fur et à mesure de l'expansion de l'islam.
[159] C'est Abū Ḥātim qui parle.
[160] Nizār b. Muʿadd b. ʿAdnān est, d'après le système généalogique admis, l'ancêtre commun de la majorité des tribus arabes du Nord. Il eut quatre fils : Rabīʿa, Muḍar, Anmār, et Iyād.
[161] Voir *supra*, la note 94.
[162] Poète antéislamique de la tribu de Qays. Connu pour sa bravoure et ses poèmes de jactance. Adversaire déclaré de son célèbre contribule ʿAbbās b. Mirdās, auquel il est souvent comparé dans les ouvrages de la critique ancienne. Aṣmaʿī, on le voit, le considère comme supérieur aux autres poètes de Qays.
[163] Voir *supra*, la note 95.
[164] Voir *supra*, la note 114.

Il me dit même un jour :
– Durayd et Ḫuffāf sont les plus poètes parmi les cavaliers.

Al-Aṣmaʿī me dit :
– En poésie, Umayya b. Abī-l-Ṣalt [165] s'est approprié tout ce que l'on pouvait dire sur l'au-delà ; ʿAntara tout ce que l'on pouvait dire sur les batailles, et ʿUmar b. Abī Rabīʿa tout ce qui concerne les femmes.
Il raconta ensuite le récit suivant :
– Un homme rencontra Kuṭayyir ʿAzza, qui est Kuṭayyir b. ʿAbd al-Raḥmān al-Ḫuzāʿī b. Abī Ǧumʿa [166]. Il lui demanda qui était le plus poète de tous. Et Kuṭayyir de lui répondre : "C'est celui qui dit,

J'ai préféré rendre visite de nuit à une noble dame
Mince de taille et très belle quand elle est nue [167]".

Ce vers est d'al-Ḥuṭay'a [168].

Le récit se poursuit ainsi :
L'homme en question ne l'interrogea plus à ce sujet jusqu'à ce qu'il fut certain que Kuṭayyir l'oublia. À ce moment-là, il alla le voir de nouveau et lui demanda :
– Abū Ṣaḫr, qui est le plus poète de tous ?
Kuṭayyir lui répondit :
– C'est celui qui dit : « Halte vous deux ! Pleurons au souvenir d'une amie et d'un séjour [169]. »
Il désignait par là Imru'-l-Qays qui est le premier à avoir pleuré les campements abandonnés et le départ de la bien-aimée.

[165] Abū l-Ṣalt ʿAbd Allāh b. Abī Rabīʿa b. Qasiyy des Ṯaqīf. Poète arabe de l'Antéislam, connu surtout pour ses panégyriques du roi du Yémen Sayf b. Ḏī Yazan. Ibn Sallām lui consacre un chapitre dans ses *Ṭabaqāt* en tant que grand poète de la région de Ṭā'if (voir *Ṭabaqāt*, p. 262). La référence d'Aṣmaʿī à sa poésie ascétique ne concerne qu'une infime partie de sa production, par ailleurs suspecte aux yeux de nombreux philologues (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. III, p. 186-192 et t. XVI, p. 71-81).

[166] Kuṭayyir ʿAzza, souvent appelé al-Mulaḥḥī ou Ibn Abī Ǧumʿa du nom de son grand-père maternel. Poète *uḏrī* de l'époque umayyade. Il serait né vers 23/644 et mort en 105/723. Ce personnage est devenu légendaire en raison de sa passion amoureuse. Il fut le *rāwī* de Ǧamīl Buṭayna (voir *infra*, la note 196).

[167] Voir le *Dīwān* d'al-Ḥuṭay'a, p. 68.

[168] Al-Ḥuṭay'a est le surnom du poète arabe Ǧarwal b. Aws. Son surnom signifierait « contrefait ». Il fait partie des poètes *muḫaḍramūn* puisqu'il est mort vers 59/678. Il est considéré comme le *rāwī* de Zuhayr b. Abī Sulmā. Dans les ouvrages de biographies, le personnage est présenté sous un jour très défavorable. La méchanceté de ses satires était si redoutée qu'on lui faisait des cadeaux pour s'en préserver. Les critiques arabes en général font grand cas du talent poétique d'al-Ḥuṭay'a et le proposent à l'imitation des poètes modernes. Voir notamment, Ibn Sallām, *Ṭabaqāt*, p. 93 *sq.* et Iṣfahānī, *Aġānī*, t. II, p. 41-59.

[169] C'est le premier vers de la célèbre *muʿallaqa* qui débute ainsi : *« Qifā nabkī min ḏikrā ḥabībin wa manzili »*

Al-Aṣmaʿī dit :
– Le meilleur descripteur d'une monture est ʿUyayna b. Mirdās, connu sous le nom de Fuswa [170]. Et le meilleur descripteur d'une chamelle dans la *qaṣīda* est al-Rāʿī. Dans les poèmes en *raǧaz*, c'est Ibn Laǧaʾ al-Taymī dont le prénom est ʿUmar [171].

Al-Aṣmaʿī demanda un jour :
– Quelle est la meilleure tribu arabe en poésie ?
On répondit :
– Ceux qui ont de grands yeux et qui vivent à l'ombre des palmiers, c'est-à-dire les Anṣār [172].
Il répliqua :
– On dit que ceux qui ont les yeux bleus et qui vivent à la racine des acacias sont meilleurs.
Il désignait par là les Banū Qays b. Ṯaʿlaba [173]. Il cita ensuite parmi leurs poètes : al-Muraqqiš [174], al-Aʿšā [175] et al-Musayyab b. ʿAlas [176].

Al-Aṣmaʿī nous rapporta d'après Ibn Abi-l-Zinād le récit suivant :
On déclama un jour des vers de ʿAmr b. al-ʿĀṣ [177] à Ḥassān (b. Ṯābit) [178]. Celui-ci dit :
– Ce n'est pas un poète mais un sage.

Al-Aṣmaʿī raconta qu'on demanda un jour à al-Aḫṭal [179] son avis concernant la poésie de Kuṯayyir [180], et qu'il répondit :
– Ce sont des vers du Ḥiǧāz [181] qui chassent le froid.

[170] Fuswa ou Faswa est le nom sous lequel est connu ʿUyayna b. Mirdās b. ʿAmru b. Kaʿb b. ʿAmru des Tamīm. Poète arabe *muḫaḍram*, célèbre pour ses satires grossières (*ḫabīṯ al-hiǧāʾ*) et ses excellentes descriptions de chameaux. Il n'est pas compté parmi les *fuḥūl*-s car il était *muqill* (voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. XIX, p. 143-146).

[171] Poète arabe du Ier/VIIe siècle. Ǧumaḥī (*Ṭabaqāt*, p. 363-372) le range dans la quatrième classe des *fuḥūl*-s islamiques. Il doit surtout sa notoriété aux invectives qu'il échangea avec Ǧarīr. Il serait mort à al-Ahwāz, à une date inconnue.

[172] Al-Anṣār («les auxiliaires») est la désignation usuelle des habitants de Médine qui soutinrent Muḥammad, ainsi distingués des *muhāǧirūn* ou «émigrants», c'est-à-dire des partisans mekkois. Ce nom (Anṣār) se substitua à celui de Banū Qayla (Aws et Ḫazraǧ).

[173] Sur cette tribu, voir les notes 147 et 157.

[174] Al-Muraqqiš est le surnom sous lequel sont connus deux poètes arabes antéislamiques. Il s'agit ici d'al-Muraqqiš al-Akbar, poète guerrier, qui participa à la fameuse guerre d'al-Basūs. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. VI, p. 121-128. Voir aussi *supra*, la note 54.

[175] Il s'agit, bien sûr, de «Aʿšā Qays». Voir à ce sujet, la note 47.

[176] Poète antéislamique dont le prénom est Zuhayr. Il est l'oncle maternel du poète al-Aʿšā, qui fut son transmetteur. Voir *al-Muwaššaḥ*, p. 51, et *Muʿǧam al-šuʿarāʾ*, p. 386.

[177] ʿAmr b. al-ʿĀṣ, de la tribu de Qurayš, compagnon du Prophète et général conquérant de l'Égypte, mort en 43/663. Il avait la réputation d'être un des plus habiles politiques de son temps, surtout à la suite du célèbre épisode de l'arbitrage entre Muʿāwiya et ʿAlī. Le jugement de Ḥassān réfère à cette notoriété de sagesse-habileté déjà bien acquise de son vivant.

[178] Voir *supra*, la note 52.

[179] Voir *supra*, la note 77.

[180] Voir *supra*, la note 166.

[181] Al-Ḥiǧāz forme la région nord-ouest de la péninsule Arabique. Lieu de la Révélation (*manzil al-waḥy*) et Terre sainte de l'islam (*al-bilād al-muqaddasa*). Dès les premiers siècles de l'hégire, le Ḥiǧāz devient la référence en matière de rite (cf. Mālik), mais aussi en ce qui concerne la poésie et la langue arabes. Les tribus du Ḥiǧāz (Qurayš, Aws, Ḫazraǧ, Sulaym, Huḏayl, Ṯaqīf et ʿUḏra) sont ainsi valorisées et données en exemple aux dépens d'autres tribus plus importantes et plus actives, notamment celles du Sud (Yémen).

Al-Aṣmaʿī me dit un jour :
– N'as-tu pas senti que Laylā (al-Aḫyaliyya) [182] est meilleure poétesse qu'al-Ḫansā' [183] ?

Une autre fois, il me dit :
– Al-Zibriqān [184] est un cavalier poète, mais il est laconique.
Et il ajouta :
– Mālik b. Nuwayra [185] est un poète cavalier qui est prolifique.
Il dit aussi :
– Il n'est point de tribus aussi nombreuses que celles de Kalb et des Banū Šaybān et ayant aussi peu de poésie. Kalb [186] ne possède aucun poète antéislamique ancien et elle est quatre fois plus grande que Šaybān [187].

Abū Ḥātim rapporte d'après al-Aṣmaʿī qu'on demanda un jour à Ḥassān :
– Qui est le plus poète de tous ?
– Le plus poète parmi les individus ou les tribus ?
– Parmi les tribus, lui dit-on.
– Huḏayl [188], répondit-il.
Al-Aṣmaʿī ajouta :
– Ils sont quarante poètes remarquables. Tous sont des coureurs. Il n'y a point de cavalier parmi eux.

Abū Ḥātim dit :
– Je demandai à al-Aṣmaʿī qui était le plus poète parmi les individus.

[182] Voir *supra*, la note 151.

[183] Al-Ḫansā' (la gazelle), poétesse arabe de la tribu des Banū Sulaym, célèbre pour ses thrènes et ses jactances, morte à la fin du califat de ʿUmar (vers 24/644). Bien que la tradition en fasse une poétesse musulmane qui exhorte ses fils à mourir pour la nouvelle foi, sa poésie est entièrement tournée vers l'époque antéislamique et sa vision de l'existence est celle de l'ancienne *Ğāhiliyya*. La comparaison esquissée ici par Aṣmaʿī entre al-Ḫansā' et Laylā al-Aḫyaliyya sera un lieu commun de la critique arabe ultérieure.

[184] Voir al-Āmidī, *al-Muʾtalif wa l-muḫtalif*, p. 128.

[185] Mālik b. Nuwayra b. Ğamra b. Šaddād b. Ṭaʿlaba, frère du poète Mutammim et chef des Banū Yarbūʿ, l'une des tribus les plus puissantes de la confédération des Tamīm. Mort pendant les guerres de la *ridda* en l'an 11 de l'hégire. Voir Marzubānī, *Muʿğam al-šuʿarāʾ*, p. 360.

[186] Les Banū Kalb constituent le groupe le plus puissant des Quḍāʿa. Ils sont d'origine yéménite, mais pour des raisons politiques, prétendent parfois appartenir aux Arabes du Nord et même à Qurayš (cf. Ibn al-Kalbī, *Ğamharat al-nasab*). Ils furent les principaux soutiens de la dynastie umayyade pendant plusieurs décennies (sous Muʿāwiya, Yazīd, Muʿāwiya II, Marwān). Des conflits d'intérêts les amenèrent à s'opposer aux Qays et à s'affronter par factions politiques interposées. Ils y eut même des *ayyām* célèbres entre les deux clans (le dernier est *Yawm Banāt Qayn*). Les Kalb perdent de leur importance sous les Abbassides et passent définitivement au second plan dans l'histoire des Arabes.

[187] Voir *supra*, la note 89.

[188] Tribu de l'Arabie du Nord, dans le voisinage de La Mecque et d'al-Ṭāʾif, très étroitement apparentée aux Qurayš et donc au Prophète. Les Huḏaylites sont renommés parmi les tribus arabes pour leur féconde poésie et leur *dīwān* tribal est le seul à avoir survécu *in extenso*. Parmi leurs poètes *fuḥūl*-s, on trouve Abū Ḫirāš, Abū Ḏuʾayb, Abū Kabīr et Abū Ṣaḫr (voir *supra*, les notes 88, 89 et 90). Sa distinction ici n'a donc rien d'étonnant, surtout dans la bouche du panégyriste attitré – et officiel – du Prophète, Ḥassān b. Ṯābit.

Il répondit :
– Ḥassān [189] ne dit rien à ce sujet. Pour ma part, je pense que c'est al-Nābiġa al-Ḏubyānī [190] même s'il a dit peu de poésie et ce, parce qu'il a commencé sa carrière à cinquante ans.
Il ajouta :
– Al-Nābiġa al-Ǧaʿdī [191] s'est tu pendant trente ans après avoir dit de la poésie ; ensuite il fut de nouveau inspiré. Ses premiers poèmes sont excellents et éloquents, mais les derniers sont médiocres et plagiés.

Abū Ḥātim précise :
– Al-Nābiġa commença à dire de la poésie à trente ans, s'est tu pendant trente ans, puis excella de nouveau pendant trente ans.

Je demandai à al-Aṣmaʿī [192] :
– Que penses-tu de la poésie d'al-Farazdaq [193] ?
– Les neuf-dixièmes de sa poésie sont plagiés, me répondit-il [194].
Puis il ajouta :
– Quant à Ǧarīr [195], il a trente poèmes dans lesquels je n'ai trouvé qu'un seul hémistiche plagié. Il s'agit peut-être d'une simple coïncidence.
– Quel est cet hémistiche ? lui demandai-je.
– C'est de la satire, dit-il. »
Mais il ne le cita pas.
Abū Ḥātim dit :
– J'ai retrouvé moi-même cet hémistiche dans la poésie de Ǧarīr.

Abū Ḥātim rapporte qu'al-Aṣmaʿī dit :
– Je crois que Ǧamīl b. Maʿmar [196] est né avant l'avènement de l'islam.

[189] Voir *supra*, la note 52.
[190] Voir *supra*, la note 39.
[191] Voir *supra*, la note 39.
[192] C'est Abū Ḥātim qui parle.
[193] Voir *supra*, la note 76.
[194] Voir une citation qui conforte ce jugement dans Marzubānī, *Muwaššaḥ*, p. 141 : « Nous autres poètes, nous sommes plus voleurs que les bijoutiers, disait al-Aḫṭal. »
[195] Voir *supra*, la note 23.
[196] Poète arabe du Ier/VIIe siècle qui serait né, contrairement à ce que pense Aṣmaʿī, bien après l'avènement de l'islam, vers 40/660 dans le Ḥiǧāz et il est mort jeune en Égypte en 82/701. C'est le plus célèbre représentant de la poésie d'amour ʿuḏrite. Et bien que la majorité de sa poésie soit dédiée au *ġazal* (de sa contribule Buṯayna), on sait qu'il fut expert en *faḫr* et en *hiǧā'* et qu'il composa de nombreux panégyriques à la gloire du gouverneur ʿAbd al-ʿAzīz b. Marwān. Le *dīwān* de Ǧamīl fut transmis par son *rāwī*, le poète Kuṯayyir ʿAzza (voir *supra*, la note 166) et étudié par des philologues comme Ibn al-Anbārī et Ibn Durayd, mais il ne nous a pas été conservé.

Il dit aussi :
– Al-Aḥwaṣ [197] est un innovateur. Il est né à Qibā' et y a vécu jusqu'à sa mort.

D'après al-Aṣmaʿī, quelqu'un a dit que « Kuṭayyir Kurbaq » signifiait : « un propriétaire de boutique », c'est-à-dire celui qui vend du fil et de la résine.

Al-Aṣmaʿī dit :
– Abū Ḏu'ayb [198] était le transmetteur de Sāʿida et l'a beaucoup aidé dans sa poésie, surtout pour les rimes.
Al-Aṣmaʿī insista sur ce point et trouva excellent un poème rimant en *ğīm* d'Abū Ḏu'ayb. Il dit à ce sujet :
– Personne ne peut rivaliser avec al-Šammāḫ [199] dans les poèmes rimant en *ğīm* et en *zāy*, excepté Abū Ḏu'ayb qui excella à un point inégalable dans cette *qaṣīda* :

Les chamelles accroupies par terre sous l'effet du sommeil [200].

Abū Ḥātim rapporte qu'al-Aṣmaʿī dit :
– Al-Namir b. Tawlab [201] est mi-islamique mi-antéislamique.

Al-Aṣmaʿī raconta ensuite qu'al-Farazdaq demanda un jour à sa femme Nawār :
– Comment trouves-tu ma poésie par rapport à celle de Ğarīr ?
– Il en a partagé le plus doux et l'a emporté dans le plus amer, lui répondit-elle [202].

Abū Ḥātim rapporte aussi qu'al-Aṣmaʿī dit avoir entendu Abū Sufyān b. al-ʿAlā' demander à Ru'ba [203] :
– Que penses-tu des *rağaz* d'Abū l-Nağm [204] ?

[197] Al-Aḥwaṣ al-Anṣārī est un poète de la tribu des Banū Ḍubayʿa. Il est né vers 35/655 et mort en 110/728. Il vécut principalement dans les cercles raffinés de Médine et fut l'une des figures de la poésie érotique citadine de l'époque.

[198] Voir *supra,* la note 90.

[199] Voir *supra,* la note 57.

[200] Il s'agit du second hémistiche d'un vers d'Abū Ḏu'ayb. Voir le *Dīwān*, p. 55 :

Ka'anna ṭiqāla l-muzni bayna taḍāruʿi
Wa šāmata barkin min ğuḏāmi labīğu

[201] Al-Namir (ou Namr) b. Tawlab al-ʿUqlī, Abū Rabīʿa, est un poète arabe *muḫaḍram*, mort avant 23/644 à Baṣra. Ğumaḥī (*Ṭabaqāt*, p. 134-137) le place dans la huitième classe des poètes antéislamiques.

[202] Malgré son laconisme, cette anecdote rappelle étrangement l'histoire légendaire de la joute poétique entre Imru'-l-Qays et ʿAlqama *al-Faḥl*, avec Umm Ğundub – épouse du premier – comme arbitre. Celle-ci, moins subtile que la femme de Farazdaq, avait proclamé la supériorité du rival de son mari, ce qui lui valut d'être répudiée sur le champ.

[203] Voir *supra*, la note 141.

[204] Pour la biographie du poète, voir *supra*, la note 121. Il ne faut pas se méprendre sur la signification de la scène rapportée ici : elle s'inscrit dans l'opposition entre Muḍar et Rabīʿa, puisque Ru'ba n'est que l'héritier du don de son père al-ʿAğğāğ, dont la rivalité avec Abū l-Nağm sur le *mirbad* est célèbre. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 77-83.

Et Ru'ba de répondre, en signe d'appréciation :
– Maudit soit cet excellent vers dans lequel il dit :

Louange à Dieu le donateur généreux [205].

Al-Aṣmaʿī nous dit :
– Al-Kumayt b. Zayd [206] n'est pas une preuve car c'est un innovateur, ainsi qu'al-Ṭirimmāḥ [207].

Il ajouta :
– Ḏū l-Rumma [208] est une preuve car c'est un Bédouin. Mais ses poèmes ne ressemblent pas à ceux des Arabes…, excepté un seul dans lequel il dit : « Pour Abū Ġassān, l'accès est interdit [209].

[205] Ce vers est tiré d'une longue *arǧūza* connue sous le nom *d'Umm al-raǧaz* (le nom a été donné justement par le dit Ru'ba) et qu'Abū l-Naǧm récita devant le calife umayyade Hišām. Voir Iṣfahānī, *Aġānī*, t. IX, p. 10 et p. 81.

[206] Poète arabe de Kūfa, partisan des ʿAlides et ayant vécu sous les Umayyades (né en 60/680 et mort en 126/743). Le jugement d'Aṣmaʿī est motivé ici par le fait qu'al-Kumayt s'initia à la poésie et à la langue des Bédouins de façon indirecte (il n'a pas vécu parmi eux dans le désert). Son association au ḫāriǧite al-Ṭirimmāḥ vient du fait qu'ils s'étaient unis dans leur hostilité aux Umayyades. De plus, « l'innovation » dont parle Aṣmaʿī concerne la nature même de leur poésie qui s'apparente davantage aux harangues (*ḫuṭab*). Al-Kumayt, surtout, avait un talent oratoire indéniable qui transparaît dans ses poèmes au point que certains critiques les assimilent à des discours politiques. De nombreux philologues et poètes, à la suite d'al-Aṣmaʿī, lui reprochent des plagiats (voir par ex. Marzubānī, *Muwaššaḥ*, p. 191-198) et ne le jugent pas digne, malgré son ancienneté, d'être cité comme « *ḥuǧǧa* » (preuve). Voir Ibn Sallām, *Ṭabaqāt*, p. 268-269 et Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, p. 562-566.

[207] Al-Ṭirimmāḥ b. Ḥakīm b. al-Ḥakam b. Nafar b. Qays de la tribu de Ṭay'. Surnommé Abū Nafar et Abū Ḍubayba. Poète *ḫāriǧite* de Kūfa célèbre pour ses poésies partisanes et ses harangues politiques. Mort aux alentours de 79/689. Il est considéré par Iṣfahānī comme l'un des poètes *fuḥūl*-s de l'islam (voir *Aġānī*, t. X, p. 156-159). Contemporain de Ḏū l-Rumma et d'al-Kumayt, et disciple de Ru'ba. Outre son engagement politique, les critiques anciens n'apprécient pas sa poésie pour son emploi excessif de *ġarīb* (termes rares). Voir Iṣfaḥānī, *Aġānī*, t. X, p. 156-159.

[208] Ḏū l-Rumma (« celui à la cordelette ») est le sobriquet du poète arabe Ġaylān b. ʿUqba, né probablement en 77/696 et mort vers 117/735. Il aurait été le transmetteur (*rāwī*) du poète al-Rāʿī et connut une large audience auprès des lexicographes en raison de la virtuosité et de la richesse de son vocabulaire. Il est considéré comme le dernier poète digne de servir de « preuve » en langue, c'est-à-dire de « *ḥuǧǧa* ».

[209] Il s'agit du second hémistiche d'un vers de Ḏū l-Rumma ; voir le *Dīwān*, p. 185 :

Inna l-ʿirāqa li-ahlī lam yakun waṭanā
Wa l-bābu dūna Abī Ġassāna masdūdu.

ANNEXE 1

Les poètes dans *fuḥūlat al-šuʿarā'*

fuḥūl-s	Non *fuḥūl*-s	Quasi *fuḥūl*-s	Autres
1. Imru'-l-Qays	Zuhayr b. Abī Sulmā	Kaʿb b. Ğuʿayl	Ḥātim al-Ṭā'ī
2. Al-Nābiġa al-Ḏubyānī	ʿAmr b. Šaʿs al-Asadī	Ibn Aḥmar al-Bāhilī	Muʿaqqar al-Bāriqī
3. ʿAlqama b. ʿAbda	ʿAmr b. Kulṯūm	al-Ḥuwaydira	Ḫuffāf b. Nadba
4. Ṭufayl al-Ġanawī	ʿAdiyy b. Zayd	Ğarīr	ʿAntara
5. Aws	Abū Zubayd	al-Farazdaq	al-Zibriqān b. Badr
6. Al-Nābiġa al-Ğaʿdī	ʿUrwat b. al-Ward	al-Aḫṭal	ʿAbbās b. Mirdās
7. Al-Ḥāriṯ b. Ḥilliza	al-Muhalhil	al-Aswad al-Nahšalī	Bišr b. Abī Ḥāzim
8. Al-Musayya b. ʿAlas	Abū Du'ād	Ğarāda b. ʿAmīla al-ʿAnzī	ʿUmayra b. Ṭāriq al-Yarbūʿī
9. Ḥassān b. Ṯābit	al-Aġlab	Aws b. Ġalfā' al-Huğaymī	Ziyād al-Aʿğam
10. Qays b. al-Ḫaṯīm	Labīd b. Rabīʿa	Salāma b. Ğandal	ʿAbd Banī-l-Ḥasḥās
11. Al-Muraqqiš al-Akbar	Kaʿb b. Zuhayr	Umayya b. Abī-l-Ṣalt	Abū Dulāma
12. Al-Muraqqiš al-Aṣġar	Qaḥīf al-ʿĀmirī	Ḥumayd b. Ṯawr	Abū ʿAṭā' al-Sindī
13. Ibn Qamī'a	Abū-l-Nağm		ʿUmar b. Abī Rabīʿa
14. Al-Šammāḫ	Sulayk b. Salaka		Fuḍāla b. Šurayk
15. Muzarrid b. Ḍirār	Ibn Burāqa al-Hamaḏānī		Ibn al-Ruqayyāt
16. Mālik b. Ḫuraym	Ḥāğiz al-Ṯamālī		Ibn Harma
17. Abū Ḏu'ayb	Ta'abbaṭa Šarran		Ibn Uḏayna
18. Sāʿida b. Ğu'ayya	al-Šanfarā		Ṭufayl al-Kinānī
19. Abū Ḫirāš al-Huḏalī			Yazīd b. Ḍabba
20. Aʿšā Hamadān			Ru'ba
21. Kaʿb b. Saʿd al-Ġanawī			Abū Nuḫayla
22. Ḫirāš b. Zuhayr al-ʿĀmirī			Ğandal al-Ṭahawī
23. Al-Mutalammis			Abū Ṭawq
24. Durayd b. al-Ṣimma			Ḫuṯām al-Muğāšiʿī

25. Aʿšā Bāhila			Ibn Mufarriġ
26. Wuld ʿAğğāğ			ʿAmr b. al-ʿĀṣ
27. Al-Rāʿī			al-Ṭirimmāḥ
28. Ibn Muqbil			ʿUyayna b. Mirdās
29. Ḥinzar			Ibn Lağa' al-Taymī
30. Laylā al-Aḫyaliyya			Mālik b. Nuwayra
31. Al-Ḫansā'			Ǧamīl b. Maʿmar
32. Sawwār b. al-Ḥayā			al-Aḥwaṣ
33. Faḥsam			Abū Ḏu'ayb
			Ḏū-l-Rumma

ANNEXE 2

Les classes des *fuḥūl-s* chez Ibn Sallâm al-Ǧumaḥī (*Tabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'*)

Les *fuḥūl*-s de l'Antéislam	Les *fuḥūl*-s de l'islam	Les autres classes de *fuḥūl*-s
La première classe	***La première classe***	***Les poètes de thrènes***
Imru'-l-Qays	Ǧarīr	Mutammim b. Nuwayra
al-Nābiġa al-Ḏubyānī	al-Farazdaq	al-Ḫansā'
Zuhayr b. Abī Sulmā	al-Aḫṭal	Aʿšā Bāhila
al-Aʿšā	al-Rāʿī	Kaʿb b. Saʿd al-Ġanawī
La deuxième classe	***La deuxième classe***	***Les poètes de Médine***
Aws b. Ḥağar	al-Baʿīṯ al-Muǧāšiʿī	Ḥassān b. Ṯābit
Bišr b. al-Muʿtamir	al-Quṭāmī	Kaʿb b. Mālik
Kaʿb b. Zuhayr	Kuṭayyir	ʿAbd Allāh b. Rawāḥa
al-Ḥuṭay'a	Ḏū-l-Rumma	Qays b. al-Ḫaṭīm
		Abū Qays b. al-Aslat
La troisième classe	***La troisième classe***	
al-Nābiġa al-Ǧaʿdī	Kaʿb b. Ǧuʿayl	
Abū Ḏu'ayb al-Huḏalī	ʿAmr b. Aḥmar al-Bāhilī	
al-Šammāḫ b. Ḍirār	Saḥīm b. Waṯīl al-Riyāḥī	
Labīd b. Rabīʿa	Aws b. Muġrā'	

La quatrième classe	***La quatrième classe***	***Les poètes de La Mecque***
Ṭarafa b. al-ʿAbd	Nahšal b. Ḥarrī	ʿAbd Allāh b. al-Zabʿarī
ʿUbayd b. al-Abraṣ	Ḥumayd b. Ṯawr	Abū Ṭālib
ʿAlqama b. ʿAbda	al-Ašhab b. Ramīla	al-Zubayr b. ʿAbd al-Muṭṭalib
ʿAdiyy b. Zayd	ʿAmr b. Laǧaʾ al-Taymī	Abū Yūsuf b. al-Ḥāriṯ
La cinquième classe	***La cinquième classe***	Musāfir b. Abī ʿAmr
Ḫidāš b. Zuhayr	Abū Zayd al-Ṭāʾī	Ḍirār b. al-Ḫaṭṭāb al-Fihrī
al-Aswad b. Yaʿfur	al-Muǧīr al-Salūlī	Abū ʿAzza al-Ǧumaḥī
al-Muḫabbal al-Saʿdī	ʿAbd Allāh b. Ḥumām	ʿAbd Allāh b. Ḥuḏāfa
Tamīm b. Muqbil	Nuwayfiʿ b. Laqīṭ al-Asadī	Hubayra b. Abī Wahb
La sixième classe	***La sixième classe***	***Les poètes de Ṭāʾif***
ʿAmr b. Kulṯūm	Ibn Qays al-Ruqayyāt	Abū-l-Ṣalt b. Abī Rabīʿa
al-Ḥāriṯ b. Ḥilliza	al-Aḥwas al-Anṣārī	Umayya b. Abī-l-Ṣalt
ʿAntara b. Šaddād	Ǧamīl	Abū Miḫǧan al-Ṯaqafī
Suwayd b. Abī Kāhil	Nuṣayb	Ġaylān b. Salama
		Kināna b. ʿAbd Yālīl
La septième classe	***La septième classe***	***Les poètes du Baḥrayn***
Salāma b. Ǧandal	al-Mutawakkil al-Layṯī	al-Muṭaqqaf al-ʿAbdī
Ḥuṣayn b. al-Ḥimām	Ibn Mufarriġ al-Ḥumayrī	al-Mumazzaq al-ʿAbdī
al-Mutalammis	Ziyāda al-Aʿǧam	al-Mufaḍḍal al-Nakrī
al-Musayyab b. ʿAlas	ʿAdiyy b. al-Riqāʿ	
La huitième classe	***La huitième classe***	***Les poètes juifs***
ʿAmr b. Qamīʾa	ʿAqīl b. ʿAlqama	al-Samaw'al
al-Namir b. Tawlab	Bušāma b. al-Ġadīr	al-Rabīʿ b. Abī-l-Ḥaqīq
Aws b. Ġalfāʾ	Šabīb b. al-Barṣāʾ	Kaʿb b. al-Ašraf
ʿAwf b. ʿAṭiyya b. al-Ḥaraʾ	Qirād b. Ḥanaš	Šurayḥ b. ʿImrān
La neuvième classe	***La neuvième classe***	Suʿayya b. ʿArīḍ
Ḍābiʿ b. al-Ḥāriṯ al-Barǧumī	al-Aġlab al-ʿIǧlī	Abū Qays b. Rifāʿa
Suwayd b. Kurāʾ al-ʿAklī	Abū Naǧm al-ʿIǧlī	Abū-l-Ḏayyāl
al-Ḥuwaydira	al-ʿAǧǧāǧ	Dirham b. Zayd
Saḥīm ʿAbd Banī-l-Ḥasḥās	Ruʾba b. al-ʿAǧǧāǧ	
La dixième classe	***La dixième classe***	
Umayya b. Ḥarṯān al-Askar	Muzāḥim b. al-Ḥāriṯ	
Ḥurayṯ b. Miḥaḍ	Yazīd b. al-Taṭriyya	
al-Kumayt b. Maʿrūf	Abū Duʾād al-Ruʾāsī	
ʿAmr b. Šaʾs	al-Qaḥīf al-ʿAqīlī	

Indications bibliographiques

Āmidī, *al-Mu'talif wa l-muḫtalif*, éd. Farāğ, Le Caire, 1961.
Aṣmaʿī, *Fuḥūlat al-šuʿarā'*, al-Maṭbaʿa al-munīriyya, Le Caire, 1953.
Baġdādī, *Ḫizānat al-adab*, éd. Būlāq, 1881 (rééd. Le Caire, 1928).
Ğumaḥī, *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'*, Le Caire, 1974, 2 t. (ou éd. Djedda, 1980).
Ibn al-Kalbī, *Ğamharat al-nasab*, éd. Caskel, Leyde, 1966.
Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿArab*, Dār Ṣādir, Beyrouth, 1955, 14 vol.
Ibn Qutayba, *al-Šiʿr wa l-šuʿarā'*, éd. De Gœje, Leyde, 1900 (ou éd. du Caire, 1950).
Ibn Ḫallikān, *Wafāyāt al-Aʿyān*, éd. du Caire, 1948 (ou éd. Beyrouth, 1969).
Iṣfahānī, *Kitāb al-aġānī*, éd. Būlāq, Le Caire, 1963, 21 vol. (ou éd. Beyrouth, 1968, 23 vol.).
Marzubānī, *al-Muwaššaḥ*, Le Caire, 1924, et *Muʿğam al-šuʿarā'*, éd. Farāğ, Le Caire, 1960.
Mufaḍḍal, *al-Mufaḍḍaliyyāt*, éd. Šākir et Hārūn, Le Caire, 1943.
Qurašī, *Ğamharat ašʿār al-ʿArab*, Dār Ṣādir, Beyrouth, 1963 (ou éd. Biğāwī, Le Caire, 1981).
Šantarīnī, *al-Ḏaḫīra*, éd. Lévi-Provençal, Le Caire, 1945.
Suyūṭī, *Buġyat al-wuʿāt*, Le Caire, 1965.
Ṭabarī, *Tārīḫ al-rusul wa l-mulūk*, éd. De Gōje, Leyde, 1901.
Yāqūt, *Muʿğam al-udabā'*, éd. Margoliouth, Leyde, 1931.
Encyclopédie de l'islam (*EI*), nouvelle édition, Brill, Leyde, 1960-2000.